

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ,

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT  
13, QUAI VOLTAIRE  
SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 765. — 9 Déc. 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION  
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne repoud pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDELLIAT — Secrétaire : M. E. HUBERT



PARIS. — Intronisation de M<sup>sr</sup> Guibert. — Sa Grandeur est acclamée par les fidèles à sa sortie de Notre-Dame.

(D'après nature, par M. Vierge.)

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Monselet. — A propos d'une étoile, par Pierre Véron. — Installation de Mgr Guibert. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les Italiens à Rome. — Champigny. — Sonnet : Après une lecture de Shakspeare. — La prochaine éclipse. — Belgique : Troubles à Bruxelles, manifestation devant le palais du roi. — Les événements de Cuba. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — La cérémonie du Petit-Bry. — Chronique élégante. — Solutions.

GRAVURES : Intrônisation de Mgr Guibert, Sa Grandeur est acclamée par les fidèles. — Le jugement de Robert Kelly en Irlande. — Intrônisation de Mgr Guibert dans la basilique de Notre-Dame. — Anniversaire de Champigny : Aspect du champ de bataille. — Les Italiens à Rome, Arrivée de Victor-Emmanuel par la gare de la place *Dei Termini*. — Troubles de Bruxelles : Manifestation devant le palais du roi. — Garayalde, l'un des principaux chefs des insurgés de Cuba. — La bataille de Santa Rita. — Le monument élevé à la mémoire du commandant Franchetti. — Carte des éclipses totales de soleil. — Eclipses et rébus.

## COURRIER DE PARIS

Que n'ai-je la plume de Théophile Gautier pour décrire le parc de Versailles par un beau jour de neige et de soleil ! Les éblouissements des steppes russes sont dépassés, en raison des accidents grandioses du paysage ; c'est une féerie diamantée à laquelle on ne saurait rester insensible. Les ifs et les boulingrins, coquettement poudrés, font songer à d'aimables vieillards d'autrefois ; les statues ont des grâces nouvelles sous ce manteau d'hermine. Un jour brouillé, d'un rose pâle, se joue au bout des longues avenues sveltes et dépouillées, qui n'ont rien perdu de leur élégance.

Aussi est-ce plaisir de voir nos honorables députés se promener, — d'un pas rapide, il est vrai, — dans ce noble parc qui a forcé le respect des Prussiens.

Un académicien de plus, c'est M. X. Marmier, académicien modeste, littérateur estimé sur parole, et voyageur par-dessus le marché. Il n'est pas le premier qui ait pris par le pôle pour arriver au bout du pont des Arts. Son œuvre un peu froide et brumeuse se ressent des pays qu'il a visités. On ne pouvait mieux faire que de le recevoir en décembre.

Je n'ose pas dire qu'on se prépare pour les bals masqués de l'Opéra. Il règne cependant une certaine animation chez les grandes couturières.

Vous plaît-il un peu d'histoire à ce sujet ? Ce fut Louis XIV qui, deux ou trois ans avant sa mort, octroya à son Académie de musique le privilège exclusif des bals masqués. Ce ne fut toutefois qu'après la mort du pieux roi, et sur de nouvelles lettres patentes données par le Régent, que le premier bal de l'Opéra eut lieu le 2 janvier 1716. Date mémorable ! Rien ne peut donner une idée de ce succès. Toute la cour s'y rendit. Le Régent, dont le palais communiquait au théâtre, y arrivait par une porte particulière, en sortant de ses fameux soupers. Plusieurs gentilshommes affectèrent de s'y montrer en état complet d'ivresse. Le nombre de ces bals avait été fixé à trois par semaine, le lundi, le mercredi et le samedi, à partir du 11 novembre jusqu'à la fin du carnaval.

On m'a un peu reproché d'avoir vendu mes livres. Je n'ai pas à répondre. Seulement il s'est rencontré un reporter plus offusqué que les autres, qui a crié aux auteurs : « N'adressez plus de livres à Monselet ! » Cela m'a valu cette semaine une avalanche de volumes avec les plus cordiales dédicaces. Je vous en remercie, mes chers confrères. Ainsi donc, la perspective d'être vendus dans un temps donné, et bien vendus, ne vous effraie pas ?

Cette vente a été un triomphe pour les poètes. A l'heure présente, au sortir des calamités et des catastrophes, il s'est trouvé des gens assez épris des

choses de l'intelligence pour mettre 50 fr. sur les *Poésies* de Théodore de Banville, 43 fr. sur le *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve, 28 fr. sur les *Péchés de jeunesse* d'Alexandre Dumas fils, 44 fr. sur les *Vierges de Lesbos* de Méry, 14 fr. sur le *Reliquaire* de François Coppée, 17 fr. sur les *Sonnets* de Soulayr, 26 fr. sur le *Bord de la Coupe* de Chaudes-Aigues, 16 fr. sur le *Myosotis* d'Hégésippe Moreau, 26 fr. sur le *Gaspard de la Nuit* de Louis Bertrand, 43 fr. sur les *Émaux et Camées* de Théophile Gautier, etc., etc.

Cela est consolant et significatif.

Pour moi, je l'avoue en toute humilité, je traverserais deux fois Paris à pied, par ce temps de boue et de glace, pour aller mettre mon livre chez l'homme qui le ferait si dignement arriver au public. N'eussé-je servi que d'intermédiaire à ces nobles poètes, je me glorifierais encore de mon rôle !

Je terminerai en extrayant du Catalogue deux numéros avec prix de vente. Ils en diront plus que tout ce que je pourrais ajouter. Ces numéros concernent Albert Glatigny, l'auteur du *Bois*, qu'on applaudissait hier à l'Odéon, ce comédien nomade, oublié par Scarron dans le carrosse du *Roman comique*, une des figures les plus pittoresques de ce temps-ci. « Je viens de faire un four superbe au théâtre de Caen, — m'écrivait-il ; — voici mon adresse : M. Tarpaulin, place de la Nouvelle-Comédie, chez M. Baptiste, à Caen. »

196. Glatigny (Albert). — *Les Flèches d'or*, poésies.

Épigraphe : « L'honneur sans plus du vert laurier m'agrée. RONSARD, livre III des *Odes*. » Henry, 1864. 1 vol. in-18 br. n. r.

Envoi autographe d'auteur, signé.

Lettre autographe signée, datée de Sézanne (Marne). — «... Notre compagnie de Ragotins ne se doit installer à Langres que vers le milieu du mois prochain. Je me demande comment je ferai d'ici là pour faire imprimer les vers que j'ai faits et que je ferai. Certainement, l'idée de jouer perpétuellement la comédie à Sézanne et à Romilly n'a rien de réjouissant, mais cela vaut mieux encore que de rédiger les faits divers dans un journal sérieux. Vivre de sa plume en faisant des conférences à Buloz me paraît la chose du monde la plus monstrueuse, et je préfère me voir refuser un acompte de trente sous par mon directeur. Je termine ici mes confidences, parce qu'il me faut aller m'habiller pour jouer Herbillon dans *Léonard*. 21 fr.

197. Glatigny (Albert). — Poésies. Paris, Lemerre. 1870. 1 fort volume in-18, br. n. r. imprimé en italique, sur papier teinté.

Lettre autographe, signée. — Il m'annonce ses débuts à l'Alcazar en qualité d'improvisateur ; vers alignés comme de prose : « Mes vaisseaux sont brûlés ! Je me fais saltimbanque. Pégase, à l'Alcazar, ira franchir la banque irlandaise, et fera la haute école aussi. Ce n'est pas gai ; mais, rien ne m'ayant réussi, je me donne en spectacle, et suis équilibriste, pour goûter, à la fin, aux plats du baron *Brisse*. Ne me blâme pas trop, et songe qu'en tout temps, il faut manger, afin de vivre soixante ans. 22 fr.

Vingt et un francs et vingt-deux francs, — ce sont des chiffres enfin. Sans cette vente, Glatigny aurait pu croire que ses volumes ne valaient que 3 fr., comme ils sont cotés sur leur couverture.

Relève la tête, humble comédien !

Entre tous les livres que j'ai reçus, je ne saurais trop recommander les *Lettres à un absent*, de M. Alphonse Daudet. C'est ce qui a été écrit jusqu'à présent de plus individuel sur la guerre et sur la Commune. Livre charmant d'un bout à l'autre, plein d'observation, de vérité, de cœur, de véritable patriotisme, et de style, de bon style. Il faut lire les *Paysans à Paris*, le *Jardin de la rue des Rosiers*, l'*Enfant espion*, — qui peut se comparer au *Mateo Falcone* de Mérimée, — et surtout une *Champignonnière de grands hommes*. Cette « champignonnière » n'est autre que le fameux café de Madrid, situé sur le boulevard Montmartre, vis-à-vis du théâtre des Variétés. Dans ce chapitre, écrit avec une verve sardonique, où quelques-uns ont pu voir des airs de rancune, M. Alphonse Daudet passe en revue plusieurs groupes de politiques et d'artistes : Jules Vallès, le nez dans son absinthe, et cherchant des types pour son livre des *Infractions* ; Combet, criant à pleine barbe et secouant sa graisse en disant du mal de *Rophod* ; Paschal Grousset, ce joli Corse au benjoin, ganté, pommadé, frisé au petit fer ; et puis

Gambetta, Floquet, Laurier, — des portraits enlevés en deux ou trois lignes.

J'en détache un, qui est une merveille ; l'auteur parle du coin des Purs qui s'était formé tout au fond du café. « Là, dit-il, dans un groupe de vieux sachems à grandes barbes, ventriboques solennels et dogmatiques, piaffait le père Delescluze, nerveux et fin comme un cheval arabe. Avec son profil de camée, ses gestes fiévreux, son œil d'un bleu fanatique, si jeune dans ses sourcils blancs, il me rappelait un ancien chef des réguliers d'Abd-el-Kader, que j'ai connu autrefois en Algérie, où les Arabes le vénéraient à l'égal d'un saint, parce qu'il avait fait je ne sais combien de fois le voyage de la Mecque. Le père Delescluze, lui, n'était pas allé à la Mecque ; mais il revenait de Cayenne, et, dans le parti, ce voyage lui comptait. C'était comme le Hadji de la démocratie. Il y avait des gens des départements qui faisaient deux cents lieues seulement pour le contempler, toucher un pan de sa lévite.

« Cela nous donnait quelquefois des comédies assez réjouissantes. J'ai vu un jour un homme de Narbonne, tuteur et familier comme on sait l'être par là-bas, amener à la table du saint toute une délégation de Narbonnais. Jamais je n'oublierai cette présentation. — L'homme de Narbonne, fier de son Delescluze, lui tapait dans le dos, s'appuyait sur son épaule, se l'attachait à la boutonnière, l'appelait du bout du café à l'autre : *Désescluzés !* en clignant de l'œil à ses compatriotes de l'air de dire : « Hein?... vous voyez comme je lui parle. » Pendant ce temps, les bons Narbonnais regardaient le saint avec des yeux humides, soupiraient, levaient les bras au ciel, se livraient à toutes sortes d'expansions exagérées et naïves, comme le sauvage Vendredi, quand il retrouva son vieux père au fond de la barque. »

Les *Lettres à un absent* abondent en pages semblables. Il faudrait tout citer.

Ce sont les petites filles qui vont être contentes et fières ! Un de leurs bons amis, qui est en même temps un poète rempli de grâce et d'émotion, l'auteur de la *Comédie enfantine*, M. Louis Ratisbonne, vient de publier un nouveau volume, composé des mêmes fleurs et des mêmes parfums, et intitulé : *les Petites Femmes*. Les voyez-vous d'ici ces belles demoiselles de six et de huit ans, se rengorgeant à cette annonce, et tout heureuses d'être appelées « des femmes ! »

S'il me fallait absolument choisir entre les ravissants badinages qui composent le livre de M. Ratisbonne, je choisirais *la Visite*, qui se termine par un trait de gaieté inattendue :

« La Dame ! un joli jeu ! jouons-y, Marguerite !  
— La Visite, plutôt. — Eh bien, mais c'est cela :  
Quand on joue à la Dame, on joue à la Visite.  
Allons, c'est moi qui viens chez toi, qui loges là...  
Bonjour, chère madame ! — Eh ! bonjour, chère amie !  
Que vous êtes aimable et me semblez jolie !  
Vous avez un chapeau vraiment délicieux.  
Est-il de Laure ou de Barème ?  
— Mon Dieu, non : je l'ai fait moi-même.  
— Vous êtes une fée... Eh... vous allez bien ? — Mieux.  
— Comment, mieux ? Vous avez été malade, chère ?  
— Non, fatiguée un peu par mon dernier chéri :  
J'ai voulu le nourrir... vous savez, on est mère !  
— Et votre autre petit ? — Oh ! l'autre était nourri  
Par mon mari !

Avant toutes choses, il faut savoir gré à M. Alexandre Dumas fils de revenir un des premiers aux lettres, ces consolatrices et ces éternelles. Il pouvait s'en dispenser plus qu'un autre, se tenir coi, vivre de la vie de famille et d'amitié, en laissant passer cette époque de bourrasques. On ne s'en serait pas étonné outre mesure, on le savait ou on le prétendait atteint d'un commencement de misanthropie. Son retour au théâtre est de bon augure.

*La Princesse Georges*, son dernier succès, n'indique aucune défaillance dans son talent ; loin de là. C'est toujours la même audace d'exécution, le même esprit mordant, souvent amer, la même source d'analyse.

CHARLES MONSELET.

## A PROPOS D'UNE ÉTOILE

Ceci n'est point un portrait. Il faudrait que le modèle daignât poser plus intimement que sur la scène, pour que le peintre pût reproduire toutes les finesses de l'original, toutes les nuances d'un caractère qui doit être aussi personnel que le talent dont il est doublé... ou qu'il double.

Ceci n'est point un article de critique. La chose regarde mon ami Monselet, qui saura s'en acquitter de façon à ne pas laisser glaner derrière lui.

Ceci n'est pas une étude, ce gros mot solennel, cher aux écrivains de Revues, n'étant bon qu'à effaroucher le public sans rien ajouter à la valeur de ce qu'on lui fait lire.

Qu'est-ce donc ?

Simplement quelques réflexions suggérées par un de ces succès comme on en voit à de longs intervalles jalonner les étapes de l'art dramatique.

Déjà vous avez deviné que c'est de M<sup>lle</sup> Desclée que je veux vous parler. Et vous avez deviné juste.

Il y a quelque chose de si particulier dans le cas aussi bien que dans la manière de cette artiste à soudaine explosion, que la curiosité banale du public se complète cette fois de la recherche curieuse de tout lettré ayant souci du théâtre comme d'une des formes les plus vivantes de la pensée humaine.

J'ai parlé d'explosion soudaine.

Stendhal, catégorisant l'amour, traçait deux grandes divisions principales : L'amour coup de foudre, l'amour par cristallisation.

On peut de même, à propos de célébrités dramatiques, faire deux classes : Les réputations coup de foudre, et les réputations cristallisées. Celles-là éclatant tout d'un coup à un premier début, comme pour la Patti, par exemple, dans le domaine lyrique; celles-ci conquérant lentement, hiérarchiquement, pour ainsi dire, leurs grades de notoriété, ajoutant de mois en mois par le travail à leur mérite, par les applaudissements à leur gloire.

C'est le cas, par exemple, de M<sup>lle</sup> Favart, que nous avons tous vue conquérir le terrain pied à pied, échelon par échelon.

M<sup>lle</sup> Desclée, chose bizarre, ne rentre dans aucune de ces catégories.

Le succès coup de foudre. Elle l'a eu si vous voulez dans *Frou-Frou*, mais notez qu'il y avait dix ans qu'elle tenait les planches, n'ayant jamais pu s'élever au-dessus des *divæ minoris*.

Le succès par cristallisation, pas davantage.

Quand elle quitta la France, où elle était oubliée, avant d'être partie, par cette excellente raison qu'on n'avait jamais pris garde à elle, M<sup>lle</sup> Desclée n'avait fait un progrès ni dans son art, ni dans sa carrière.

À l'étranger, où il me fut donné de la voir, il ne me sembla pas encore que l'amélioration fût sensible. Elle s'essayait là-bas tour à tour aux rôles les plus divers, jouant les Rose-Chéri aussi bien que les Fargueil ou les Victoria.

De révélation, pas de trace. D'individualité, à peine un indice.

Cette bizarrerie, notez-le, n'est pas sans exemple. On pourrait presque dire que les deux noms les plus rayonnants de ce siècle au théâtre ont passé par une épreuve analogue.

En musique, Duprez fit une première apparition qui resta presque un incognito, tant il était mauvais. Puis un intervalle où l'on n'entend plus absolument parler de lui. Il revient un beau jour. Vingt-quatre heures après il était roi.

Rappelez-vous encore Rachel. Elle débute au Gymnase dans la *Vendémie*. Les malins vous diront aujourd'hui en hochant la tête d'un air capable :

— Moi qui vous parle, monsieur, je l'avais

devinée dès ce premier pas. Je ne m'y suis pas trompé, allez. J'ai pronostiqué : c'est une femme de génie.

N'écoutez pas ces habileurs qui n'ont rien pronostiqué du tout. Rachel a disparu, laissant le souvenir d'une petite maigriotte, nulle à écouter et bonne pour aller moisir dans un théâtre de sous-préfecture avec deux cents francs d'appointements par mois.

Du moins, pour Rachel, ceux qui étaient initiés purent suivre chez le professeur ses progrès clandestins. Mais M<sup>lle</sup> Desclée ! Où a-t-elle appris ce qu'elle sait maintenant ? Où a-t-elle puisé ce qu'elle vaut ?

On peut répondre hardiment : Nulle part, car elle déroutait précisément toute préparation selon la formule.

Je défie qu'on crée une pépinière d'imitatrices et qu'on apprenne à quelqu'une à jouer les Desclée. Il faudrait se résigner d'avance à ne transmettre à l'élève que les défauts des qualités que nous admirons.

En cherchant à obtenir une photographie, on n'arriverait qu'à une caricature.

Par cette raison toute naïve que l'on ne copie pas un tempérament.

On a dit que les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent; ils n'ont aussi que le genre d'art approprié à leur état physique.

Il ne faut pas le dissimuler, car cela n'enlève pas un atome à sa gloire, tout au contraire, M<sup>lle</sup> Desclée a, si je puis m'exprimer ainsi, un talent symptomatique.

Ce débit heurté, cette insouciance des traditions, cette indépendance de jeu, qui ne fait rien de noté d'avance par les devancières, tout cet ensemble enfin qui captive irrésistiblement n'est, en somme, que le poème de la névrose.

Une telle actrice eût été impossible, peut-être ridicule dans un temps et chez une nation où les nerfs auraient été calmes et bien équilibrés.

Si jamais on est tenté de s'en assurer, qu'on fasse une épreuve : que M<sup>lle</sup> Desclée joue un rôle classique.

C'est le contraire de Rachel, qui, vraiment antique par la conception et le génie, s'annihilait presque dans un rôle moderne. Souvenez-vous de *Lady Tartuffe*.

J'ajoute, avec instance, et pour qu'on ne s'y méprenne pas, que je n'entends pas donner des places comme au collège.

En art, entre génies, il n'y a ni premières, ni secondes, ni troisièmes. Il y a des individualités qui se valent sans se ressembler, souvent même en se contrariant.

M<sup>lle</sup> Desclée, c'est le théâtre moderne fait femme. Par moderne, j'entends le théâtre borné par ces quinze dernières années, celui qui a pour chefs de file Augier, Dumas et Sardou.

Elle est le reflet et le produit direct de notre génération saccadée, antitraditionnelle, vivant par elle-même et encore plus pour elle-même. Quand elle joue, elle ne brûle pas les planches, elle brûle la vie. Son talent restera une date.

Voilà pourquoi les enthousiastes maladroits (j'ai l'enthousiasme en tâchant de ne pas avoir la maladresse) se trompent et la trompent quand ils disent :

— Il faut qu'elle soit à la Comédie-Française avant trois mois.

Ah ! prenez garde. Il y a des exemples de naufrages bien instructifs dans ce genre.

Qu'y jouerait-elle, à votre Comédie-Française ? La tragédie ? Vous n'oserez pas insister.

La comédie ? Je prends celui de tous les rôles classiques auquel elle pourrait le mieux s'accommoder, à mon sens : Célémène.

De deux choses l'une : ou elle y resterait elle-même, et vous auriez une Célémène fautive, convulsée, détonnante; parce que les femmes de ce siècle n'avaient rien de commun avec les femmes du nôtre, et que Desclée est une femme de 1871, estampille indélébile.

Ou bien elle modifierait, pour entrer dans le vieux moule, le tempérament dont je parlais, et alors elle ne vaudrait certainement pas mieux et très-probablement un peu moins que les Célémènes de la maison.

Laissons chaque chose à sa place. Ni comparaison oiseuse, ni appropriation dangereuse.

On a prononcé à propos de M<sup>lle</sup> Desclée les noms de toutes les étoiles antérieures. C'est la monomanie française.

Toute analogie est fautive. Rachel, c'était, je l'ai dit, l'inspiration antique; Dorval, l'inspiration démocratique.

M<sup>lle</sup> Desclée, ce n'est ni l'une ni l'autre. C'est le total d'un, c'est l'expression d'un temps où, aristocratie, monarchie, traditions classiques ou politiques, tout est un peu pêle-mêle.

De cet amalgame elle a fait un tout puissant, merveilleux, inimitable.

Ainsi, autrefois, au sac de la ville grecque, la fusion de tous les métaux produisit un métal nouveau.

Le talent de M<sup>lle</sup> Desclée, c'est du bronze de Corinthe.

PIERRE VÉRON.

INTRONISATION DE M<sup>GR</sup> GUIBERT

Une cérémonie vraiment grandiose a eu lieu à Notre-Dame, le lundi 27 novembre, à l'occasion de l'intronisation de Mgr Guibert. Suivant l'usage, c'est dans l'appartement des archevêques de Paris, au séminaire de Saint-Sulpice, que Mgr Guibert a fait sa retraite, et c'est de là qu'il est parti pour se rendre à l'église métropolitaine. En descendant de voiture, il fut reçu, sous le porche, par les chanoines prébendés et les chanoines honoraires du chapitre de Notre-Dame. À la porte de l'église même, le prélat s'est revêtu des ornements sacerdotaux, et on lui a présenté un morceau de la vraie croix, puis une crosse d'or, présent particulier du saint-père. Mgr Guibert était assisté par les deux vicaires capitulaires, archidiaques de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis. M. Louvrier, archidiacre de Notre-Dame, après l'avoir encensé, lui a adressé un remarquable discours, auquel Mgr Guibert a répondu avec une émotion profonde.

Ensuite monseigneur s'est placé sous le dais, porté par quatre chanoines honoraires et prébendaires, et, suivant la grande nef, il s'est rendu au maître-autel. Là, il s'agenouilla un instant, et, après avoir prié, il étendit la main droite sur l'autel qu'il baisa, et se dirigea vers la chaire archiepiscopale, à l'entrée et à droite du chœur.

Un diacre lui a alors présenté les bulles, qu'il a touchées de ses lèvres; ensuite, se tournant vers l'assistance, le théologal a prononcé ces paroles :

« Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Joseph-Hippolyte Guibert est présentement en possession de l'archevêché de Paris : voici ses bulles. »

Après cette proclamation, l'archevêque a quitté son trône pour monter en chaire. Le sermon terminé, il a pris place près de l'autel où a eu lieu la baise-main, dans l'ordre suivant : les chanoines du chapitre; les curés et vicaires de Paris, les séminaires, les ordres religieux, oratoriens, dominicains, jésuites, prêtres du Saint-Esprit et de Saint-Michel, carmes, capucins, gardiens de la Terre-Sainte, etc. Pendant ce temps, on chantait le *Benedictus qui venit in nomine Domini*.

Cette cérémonie terminée, on a chanté le *Te Deum*, et Mgr Guibert, sous le dais, la mitre en tête, entre une double haie de prêtres, a fait le tour de la cathédrale et a donné la bénédiction aux assistants. Il entra dans la salle capitulaire et s'assit sur le fauteuil du président. M. Louvrier lui remit la croix

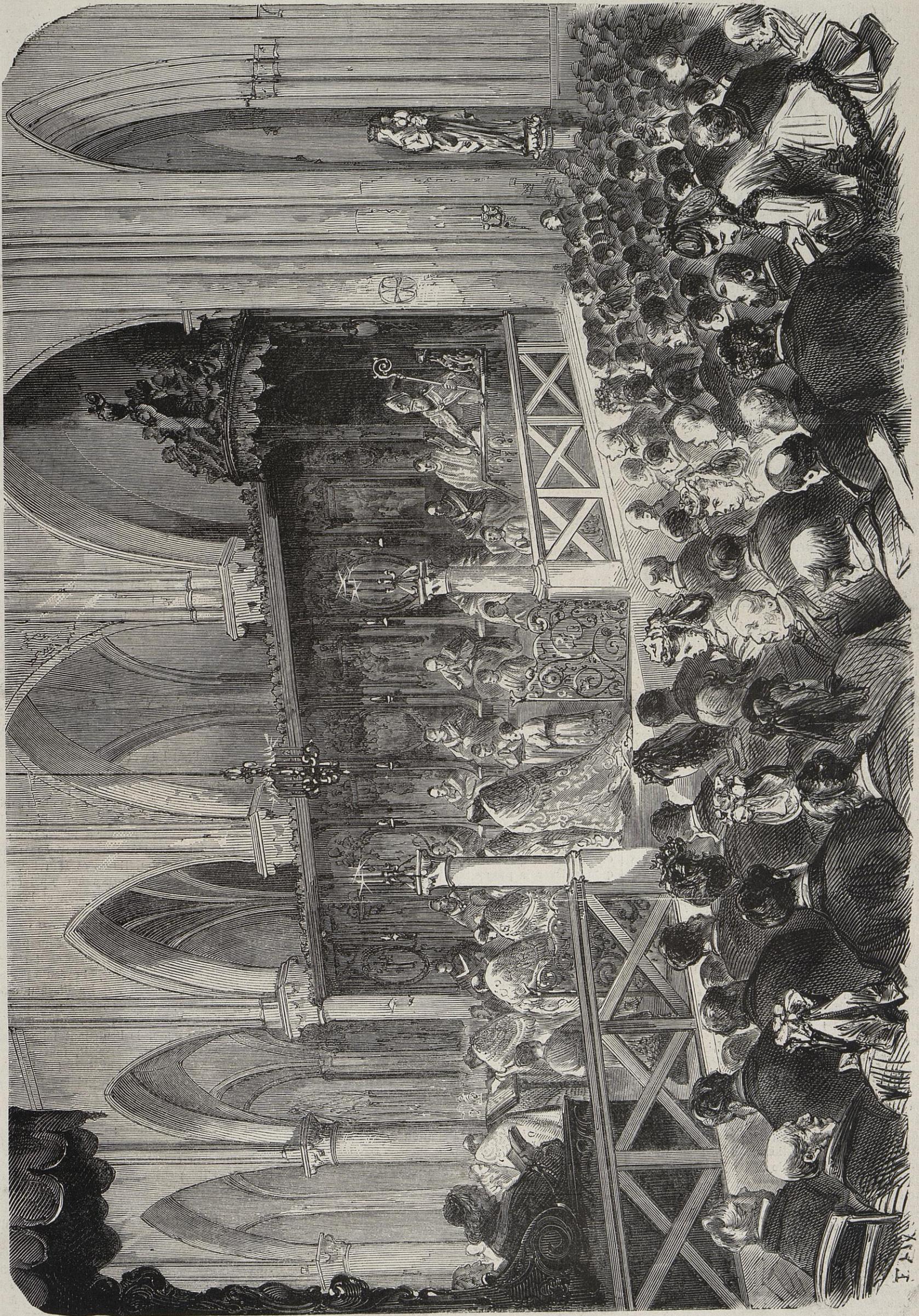


Meurtre de l'agent Talbot.

La foule acclamant le jury.

Tentative de meurtre sur les policiers.

Le jugement de Robert Kelly en Irlande. — (D'après les croquis de M. M.-D. Loye, notre correspondant.)



PARIS. — Intronisation de M<sup>r</sup> Guibert dans la basilique de Notre-Dame. — (Dessin de M. Lix.)

en or affectée au chapitre. Retournant à l'autel, le prélat a donné la bénédiction pontificale.

La cérémonie était terminée, et Monseigneur fut conduit au palais archiépiscopal, rue de Grenelle-Saint-Germain.

Parmi les assistants, on remarquait Mgr Allouvy, évêque de Pamiers; Mgr Buquet, évêque *in partibus de Partum*; Mgr Bianchi, clerc international; Mgr Maret, évêque de Surate; Mgr Jeaucart, évêque auxiliaire, et un grand nombre d'autres prélats.

En sortant de la cathédrale, Mgr Guibert a reçu de la part de la foule, qui l'attendait, une ovation qui l'a vivement ému.

— Merci, Monseigneur, lui disait-on de toutes parts, en se précipitant vers sa voiture.

Ces sentiments sont bien en effet ceux de tous les fidèles; car en acceptant la mitre archi-épiscopale de Notre-Dame, c'est accepter presque la couronne du martyr. Mgr Guibert a donc droit à toute la reconnaissance des Parisiens comme il a droit à leur estime autant par cet acte de dévouement que par ses vertus et sa charité.

M. V.

## L'AGITATION EN IRLANDE

« Peuple de malcontents, » disaient les Tories de l'ancien régime en parlant de la population irlandaise; « peuple sans commerce, sans industrie, sans instruction et presque sans histoire. » Et les plus chauds partisans du *Home Rule* mouvement de nos jours, avoueront que le jugement ne manquait pas de sagesse ni d'équité. Avant la promulgation de l'Acte d'union, c'était une antipathie provenant de la différence des races qui donnait naissance aux insurrections et aux conspirations continuelles dont l'histoire d'Irlande aux dix-septième et dix-huitième siècles est pleine. C'était la révolte d'un peuple conquis par la seule force des armes, c'était la haine du Celte pour le Saxon, haine sourde et implacable qui se manifestait par des débordements périodiques, et par des actes de violence quelquefois terribles d'audace et de cruauté, mais le plus souvent ridicules comme un *fiasco* de mélodrame.

Depuis l'Acte d'union, la rébellion irlandaise, passée à l'état chronique, n'a pas cessé un seul instant; quoiqu'il y ait eu bien des législateurs, pour dire comme Carl Russel, en instruisant leurs mandataires provinciaux de l'état actuel de l'Ile-Sœur: « l'Irlande est contente, le férianisme est extirpé; les policemen sont triomphants et bien vus; reposons-nous, et soyons reconnaissants. » On ne s'aveugle plus ainsi en Angleterre. On commence à deviner que la Pologne de l'Ouest n'a pas oublié les deux siècles d'oppression que lui a valus son annexion à l'Angleterre. Elle s'agite, elle acquiert des sympathies, en Amérique, et même en Angleterre, où les libéraux vraiment dits, les Wilke, les Fawcett, les Taylor, etc., sont prêts à se joindre aux quelques membres du parlement représentant Cork, Tipperary, Dublin, etc., qui vont amener la question irlandaise à une élucidation quelconque au commencement de la prochaine session. Cette question a deux faces bien distinctes, et, au dire des conservateurs, également menaçantes: ce sont celle du férianisme et celle du *Home Rule* association.

Le caractère et le but de la fraternité feniane sont assez connus. Elle a été fondée, par des Irlandais émigrés, sur un modèle quasi carbonaro et quasi rosierucien. Ce serait faire preuve d'une mauvaise foi ou d'une ignorance insigne que de nier les progrès faits par cette association dans les grands centres industriels de l'Irlande et de l'Angleterre. Le discours de M. Butt, l'avocat du *Home Rule* à la Chambre des communes, prononcé, il y a deux semaines, à Glasgow, a été applaudi par plus de dix mille Irlandais, dont certes la majeure partie avait une rosette verte en poche. La population irlandaise de Londres, Manchester et d'autres villes manufacturières d'Angleterre, se compte par centaines de mille. A Liverpool, il y a plus de catholiques irlandais qu'il n'y en a à Dublin même. Et tou-

jours au centre de ces colonies on trouve la haine vivace du Saxon, engendrée par une oppression de plus de sept siècles, et prête à éclater au moindre signal donné par un des nombreux agents de la ligue de l'affranchissement qui parcourent l'Angleterre et l'Irlande. Les tentatives des fenians ont été jusqu'ici assez infructueuses et inopportunes. Brûler une prison à Arkenwell, assassiner un agent de police à Dublin ou délivrer des prisonniers à Manchester, ne constituent pas, à dire le moins, des marques bien évidentes de sagacité politique. Ces exploits n'ont réussi, en vérité, qu'à soulever une indignation générale contre la confraternité feniane. On est devenu injuste à son égard, parce qu'on en a eu peur; et on l'a traitée avec une sévérité qu'elle ne méritait pas dans ses principes et son idée fondamentale.

L'association du *Home Rule* vise à un but plus légitime, aux yeux des Anglais, et ne peut être réprimée avec la même rigueur. Pour elle, il ne s'agit plus de l'indépendance nationale de l'Irlande, il ne s'agit plus de fonder un Etat catholique en face du royaume protestant et presbytérien de la Grande-Bretagne: il s'agit de l'indépendance administrative du pays, d'un parlement local, en un mot, de la décentralisation complète du pouvoir législatif. Tout ce qui n'est pas fenian et républicain en Irlande prend parti pour l'association du *Home Rule*. Les municipalités de Dublin, de Cork et Belfast l'appuient, et les libéraux, — la classe la plus antipathique au férianisme, — s'agitent en sa faveur. On peut juger quels seraient les véritables sentiments du peuple irlandais par la sympathie qu'il a constamment manifestée envers Kelly, l'assassin de l'agent de police Talbot. Il est évident que le petit pays que l'Angleterre traîne péniblement à sa suite sera constamment en ébullition, tant qu'il n'aura pas obtenu l'autonomie qu'il revendique depuis si longtemps. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de transformer ce fameux procès criminel en une affaire politique. Il n'est pas douteux que Kelly était réellement coupable du crime dont il était accusé. L'assassinat d'un agent de police retombe toujours dans le domaine criminel. Cependant la population irlandaise, qui a une haine marquée pour tout ce qui touche à la police, a saisi au vol une occasion de manifester d'une manière éclatante ses véritables sympathies.

La presse anglaise a prétendu que des considérations politiques avaient dicté la décision du jury. Rien n'est plus injuste. Personne ne songeait à nier la culpabilité de Kelly. Mais il était avéré que le chirurgien chargé d'extraire la balle du corps de la victime avait fait preuve d'une incapacité flagrante. Le jury a donc eu à se prononcer sur ce dilemme: Est-ce le scalpel du médecin ou la balle du meurtrier qui a déterminé la mort? Les preuves ont été assez concluantes pour qu'il se prononçât en faveur de la première alternative. Il n'y a donc pas là de quoi justifier la proposition qui a été faite de supprimer momentanément le jury en Irlande.

Quoi qu'il en soit, le public irlandais n'a cessé de souvenir l'accusé de son entière sympathie. Ces manifestations ont acquis, à un certain moment, une telle intensité que les autorités ont dû faire escorter le prisonnier, de la prison à la salle d'audience, par un nombreux détachement d'artillerie et de policemen à cheval. La presse nationale ne s'est pas non plus fait faute d'épouser la cause de Kelly. M. Pigott, propriétaire de *l'Irishman*, a payé sa sympathie, trop ouvertement exprimée, de quatre mois de prison.

Dans un pays où la liberté de la presse est souveraine, ce cas est sans précédent depuis plus de cinquante ans. L'impression causée par cette condamnation a donc été des plus pénibles, et a contribué plus que tout à exciter l'irritation déjà si grande de la population irlandaise.

EVELYN D. JERROLD.

## COURRIER DU PALAIS

J'avais essayé la semaine dernière de retracer pour vous le tableau désolant de crimes commis par des hommes qui n'ont vu dans les malheurs de la pa-

trie qu'une occasion de voler, de piller, d'assassiner à leur aise, en se faisant passer pour des Prussiens, et j'étais en quelque sorte épouvanté de mon simple rôle de narrateur. Le jour même où j'écrivais péniblement cette histoire, ou plutôt cet accident de l'invasion, le jury du département de Seine-et-Oise avait à statuer sur le sort de dix-huit accusés.

On ne reprochait pas à ceux-là d'avoir endossé la capote allemande et le casque, d'avoir rançonné les habitants paisibles en imitant l'accent saxon ou bavarois pour proférer leurs menaces de mort, d'avoir fait feu impitoyablement sur les personnes qui paraissaient disposées à se défendre; non! l'accusation leur disait: « Vous avez spéculé sur les misères publiques en vous servant de vos écus et de votre crédit en guise de poudre et de balles; vous avez voulu vous enrichir et vous vous êtes enrichis en vous faisant les pourvoyeurs de cette armée toujours affamée et toujours bien nourrie, quand nos soldats et nos volontaires mouraient de faim; sans vous, sans vos imitateurs dont le nombre s'appelle légion, les hordes ennemies auraient peut-être reculé devant la famine; mais, comme elles payaient exactement et généreusement ce qu'il leur était impossible de prendre, vous avez trouvé que l'or de l'ennemi sentait bon et vous avez fait du commerce avec lui et pour lui. Le blé, l'avoine, les moutons, les vaches n'ont jamais manqué dans le camp prussien; les sacs de grains, les têtes de bétail y arrivaient exactement à l'heure voulue et par milliers; vous aviez des laisser-passer des généraux prussiens et, derrière vos dénégations embarrassées, nous ne voyons se produire qu'une excuse, une seule et la plus triste de toutes: la peur! De sorte que vous vous êtes laissé enrichir dans la crainte d'être fusillés, on vous a fait accepter ces marchés d'or le fusil sur la gorge.

Oui, vous étiez ce qu'on appelle des *gros bonnets*, des grands cultivateurs, et quelquefois même des maires, des adjoints, des conseillers municipaux, et l'un de vous se serait écrié gaiement: « Mon père a fait sa fortune dans l'ancienne invasion, je vais faire la mienne dans l'invasion nouvelle! »

Exemple touchant du respect des traditions de famille!

Il importe peu, je pense, à mes lecteurs, de savoir que tel accusé se nomme Pierre, Paul ou Jean; cela importe d'autant moins que le jury a répondu négativement à la question posée par l'accusation *d'intelligences avec l'ennemi*, et que les dix-huit accusés ont été acquittés.

Le pillage de l'hôtel de M. Thiers a été, je vous l'ai dit, l'occasion d'un procès devant le 5<sup>e</sup> conseil de guerre, séant à Versailles, et une condamnation à vingt ans de travaux forcés a été prononcée contre Fontaine, l'ancien accusé du procès de Blois, devenu sous la Commune directeur des domaines; la même peine a été prononcée contre les accusés contumax Arnaud, Gambon, Eudes et Ranvier. Les autres accusés ont été condamnés à des peines diverses, les travaux forcés, la reclusion et l'emprisonnement.

Le 3<sup>e</sup> conseil de guerre a jugé le lieutenant fédéré Létourneau, accusé d'arrestation et de séquestration de Mgr l'archevêque de Paris. L'ordre était signé: Raoul Rigault, cela va sans dire, et exécuté par un certain capitaine Journeaux, qui a disparu ainsi que les autres complices; on suppose qu'ils ont été tués lors de l'entrée dans Paris des troupes de Versailles. Devant ses juges, le lieutenant Létourneau s'est efforcé de faire petit, très-petit, tout petit, le rôle qu'il a joué dans cette circonstance; mais il n'a pu néanmoins échapper à une condamnation aux travaux forcés à perpétuité.

Puis, devant le 6<sup>e</sup> conseil, est venue l'affaire des assassins de Gustave Chaudey; cette victime-là appartenait au Palais! Avocat de talent, mais, avant tout, homme d'un caractère droit et loyal, attirant à lui les sympathies et les respects de tous ceux qui l'approchaient, Chaudey avait eu le malheur de déplaire à Raoul Rigault. Les féroces inabéciles éprouvent une haine instinctive contre les hommes qui savent allier la bienveillance à la fermeté de caractère.

Non, Dieu merci, ce n'est pas à moi de vous raconter cette terrible, cette sinistre tragédie qui se termine la nuit, dans la cour d'une prison, à la lueur incertaine d'une lanterne. Vous en avez déjà

lu le récit et vous le relirez encore dans l'acte d'accusation. Rien de plus saisissant comme horreur : un poteau mal éclairé, un homme qui se tient droit et immobile après avoir crié : vive la République ! un peloton de gardes nationaux avinés qui font feu trop haut, la victime qui relève la tête pour faire entendre une seconde fois le même cri ; seconde décharge, et, cette fois-là, le sang coule ; mais l'homme est encore debout. Il faut une troisième décharge pour qu'il tombe, il faut des coups de fusil et de revolver tirés successivement et à bout portant pour éteindre dans son gosier cette voix qui murmure encore : Vive la République ! C'est Raoul Rigault qui a commandé le feu, c'est Raoul Rigault qui, lorsque Chaudey lui avait dit : Vous savez que j'ai une femme et des enfants, avait répondu : Qu'est-ce que cela me fait ? Enfin c'est Raoul Rigault qui fait extraire de leurs cellules trois gendarmes prisonniers, et les fait fusiller sur le corps sanglant de Chaudey.

Mais voici le jour de la justice, et Raoul Rigault et plusieurs des principaux coupables ont disparu ; le premier a été fusillé, on le sait, et pour les autres aussi il est probable que, comme le disait M. le commissaire du gouvernement Dally, la justice de Dieu a devancé celle des hommes.

Préau de Vedel, le principal accusé, a été condamné à la peine de mort ; les autres ont été condamnés aux travaux forcés à temps et à la détention.

Enfin, le 3<sup>e</sup> conseil de guerre juge en ce moment l'accusé Lisbonne, ancien colonel de la garde nationale sous la Commune. Cet accusé devait comparaître en même temps que les membres de la Commune et du Comité central ; mais il était alors en danger de mort par suite d'une blessure à la jambe qu'il a reçue en défendant une barricade lors de l'entrée des troupes régulières à Paris. Lisbonne a été marin, chasseur à pied, zouave, soldat dans une compagnie de discipline, puis comédien, puis directeur de théâtre à Paris, capitaine de la garde nationale pendant le siège, et enfin colonel sous la Commune. Cette affaire ne pourra guère être terminée avant la fin de la semaine.

L'événement capital au Palais, c'est le discours prononcé par M<sup>e</sup> Rousse, bâtonnier de l'ordre des avocats du barreau de Paris, à la séance de rentrée des conférences.

Il n'y a qu'un mot qui puisse exprimer l'effet produit par ce discours : enthousiasme !

Je ne puis l'analyser, il me faudrait le mutiler d'abord ; je ne veux pas le discuter, car c'est un véritable chef-d'œuvre de méthode et de style ; je me contenterai donc d'en citer un extrait, et je donne la préférence au paragraphe qui concerne Chaudey. — Écoutez donc :

« Gustave Chaudey fut un de ces hommes qui semblent nés pour servir de victime aux révolutions. Très-jeune, dans son pays, en Franche-Comté, il avait connu son compatriote Proudhon, et cet actif penseur lui avait fait sentir le poids de sa lourde familiarité. Je ne sais si Chaudey suivait le maître jusqu'au bout de ses sophismes ; mais son esprit sincère n'était ni assez léger, ni assez profond pour se mêler sans danger aux jeux de cette grande intelligence railleuse. C'est l'écueil ordinaire de ces communautés inégales, où l'un des deux conserve rarement toute sa liberté.

« De cette intimité redoutable, Chaudey avait gardé l'empreinte, la marque de Proudhon, le pli général de sa pensée, un mouvement d'esprit sans repos vers un but incertain, et comme un sourd mécontentement politique, avec une vue assez confuse des changements qui l'auraient pu satisfaire. Ses amitiés, ses souvenirs, le penchant de toute sa vie le poussaient malgré lui vers des gens dont les violences stupides irritaient sa raison et déconcertaient sa candeur. A chaque instant, il s'éloignait d'eux avec dégoût. Mais il les avait vus d'assez près pour les bien connaître, les gêner souvent, leur devenir suspect et se faire surveiller. La France connaît depuis longtemps ces esprits hardis et timides qui s'arrêtent au milieu des révolutions, et que les révolutions écrasent sans pitié. Les plus honnêtes et les plus illustres se sont appelés les Girondins. Les autres ne laissent pas de trace dans l'histoire.

« Chaudey n'était plus un jeune homme lorsqu'il

est venu parmi nous. Il avait beaucoup vécu loin de Paris, au barreau, dans la presse, dans l'exil, dans le cercle étroit d'un parti, dans l'emphase naïve des polémiques de province. Mais par son mérite et par sa franchise, il s'était fait ici, sans trop d'efforts, une place honorable. Sa parole et sa personne n'avaient rien de banal. Ses grands traits rustiques, empreints d'une bienveillance un peu solennelle, respiraient la bonté, le courage et la bonne foi. Son discours avait une familiarité robuste et des trivialités heureuses qui, devant un grand public, donnaient à cet orateur incomplet ses heures de popularité.

« Pendant le siège, Chaudey avait été élu maire d'un arrondissement, puis adjoint au maire de Paris. Ce fut la cause de sa perte. Il était à l'Hôtel-de-Ville, le 22 janvier, lorsqu'il fallut repousser par la force un de ces assauts où s'essayaient les bandes de la Commune. Plus tard, lorsqu'elle eut triomphé, il soutint dans un journal des opinions qui déplurent, j'ignore pourquoi, au nouveau pouvoir. Vous savez le reste : dénoncé, arrêté, détenu pendant près d'un mois à Mazas, transféré ensuite à la Force, un soir il fut arraché de sa chambre par un des chefs de la Commune, qui le fit massacrer sous ses yeux. Partout où l'on prononcera le nom de Chaudey, il faut que le nom de Raoul Rigault l'accompagne et demeure attaché à jamais au souvenir de cet assassinat. . . . »

Sans doute je ne suis pas complètement de l'avis de M<sup>e</sup> Rousse, et je critiquerai bien volontiers certaines de ses critiques, si j'étais bien sûr de pouvoir le faire avec le même tact, avec la même finesse, avec le même bonheur d'expressions. Jusque-là, je me tairai.

PETIT JEAN.

## LES ITALIENS A ROME

Depuis que l'épée de la France et son drapeau, appelés au sein de la mère-patrie pour la défendre contre l'étranger, ne protègent plus le Père commun des fidèles, un peuple voisin, que nous avons, cru notre ami, au mépris des traités, a envahi le lambeau de terre qui restait l'apanage du vénérable Pie IX et la ville éternelle que la chrétienté considérait comme sienne.

Ces événements ont trop d'importance pour que nous les passions sous silence. Aussi prions-nous nos lecteurs de vouloir bien considérer que la place de ces faits dans nos tablettes nous est imposée par l'histoire, dont nous cherchons, autant que possible, à être le miroir impartial.

Voici, sans commentaire, — nous aurions trop à dire, — le récit de l'arrivée de Victor-Emmanuel à Rome, d'après un journal de Rome :

« Un temps splendide a signalé l'arrivée du roi. La température était froide, mais le soleil luisait. De bonne heure les drapeaux ont paru aux fenêtres ; les rues se sont remplies de gens pressés, qui se rendaient en toute hâte à la station. Il y avait quelques dames dans la foule. Quelques familles allaient en voiture.

Les membres de la junta municipale se sont rendus, ce matin, à la gare pour assister à l'arrivée du roi. Ils se sont servis de voitures de remise, avec un garde municipal sur le siège en manière de valet de pied. Les assesseurs ont suivi d'assez loin les voitures de la cour. Au Quirinal, ils ne sont pas restés longtemps. On ignore s'ils ont été reçus immédiatement par le roi.

Leurs voitures sont sorties du palais avant que Sa Majesté ne parût au balcon.

La foule a longtemps attendu que le roi se montrât, c'est-à-dire environ vingt minutes. La fenêtre du balcon était ouverte, mais l'annonce que l'arrivée du roi aurait lieu *incognito* faisait croire que Sa Majesté ne paraîtrait point.

Enfin, les domestiques du palais sont venus étendre des tapis sur le pavé, et une large garniture de velours rouge à crêpe d'or, recouvrant toute la balustrade. Cette garniture de velours a été faite ou apportée de Florence depuis l'année dernière. On mettait d'ordinaire sur le balcon du Quirinal un parement plus étroit.

Les Romains présents sur la place, qui acclamaient le roi, disaient que des fenêtres du Vatican les télescopes devaient être braqués sur les fenêtres du-Quirinal. Les deux palais se regardent en effet, quoique de très-loin, par-dessus les maisons, les palais et les coupes de toute la ville de Rome moderne. »

## CHAMPIGNY

Le samedi, 2 décembre, par un beau et clair soleil, a été célébré au Tremblay un service commémoratif en l'honneur des officiers et soldats qui ont été ensevelis en cet endroit par les soins des ambulances de la Presse, à la suite des terribles combats qui eurent lieu à Champigny les 30 novembre et 2 décembre 1870.

Dans la matinée, le chemin de fer de Vincennes transportait à la station de Joinville-le-Pont une foule considérable de pèlerins et de curieux.

Deux tentes étaient dressées près des *tumuli*.

La tente qui servait de chapelle était décorée avec simplicité ; il en était de même de l'autre tente, formant un parallélogramme, et qui était destinée aux personnes munies de cartes. Elle était ornée de draperies et de tentures de deuil, sur lesquelles, de distance en distance, on avait placé, en faisceaux, des drapeaux aux couleurs nationales et des drapeaux d'ambulance, ainsi que des cartouches qui indiquaient les régiments auxquels appartenaient les victimes.

Sur les cartouches de gauche, on lisait : 51<sup>e</sup> régiment des mobiles du Morbihan, 7<sup>e</sup> régiment des mobiles du Tarn, 15<sup>e</sup> régiment de marche des dragons, 7<sup>e</sup> régiment des chasseurs à cheval, 38<sup>e</sup> régiment des mobiles de Seine-et-Marne, 35<sup>e</sup> régiment des mobiles.

Sur les cartouches de droite : 30<sup>e</sup> régiment des mobiles de la Seine-Inférieure, 37<sup>e</sup> régiment des mobiles du Loiret, 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs à cheval, les mobiles de la Drôme, 14<sup>e</sup> régiment de marche des dragons, 10<sup>e</sup> régiment des mobiles de la Côte-d'Or, 26<sup>e</sup> régiment des mobiles d'Ille-et-Vilaine.

La chapelle et la tente ont été construites sur l'espace de terrain situé entre les quatre *tumuli* où sont déposés les cercueils des malheureux combattants tués le 2 décembre 1870, et qui furent ensevelis au Tremblay quelques jours après.

Au-dessus de l'autel se détachaient trois écussons. Sur celui de droite, on voyait l'inscription suivante : *A la garde mobile de la Seine* ; — sur celui de gauche : *A la garde nationale* ; — et, au milieu : *A l'armée*.

A l'entrée de la tente, on avait dressé deux mâts, entre lesquels on avait suspendu une énorme couronne en jais noir, qui portait ces mots : *Aux braves*. — *Champigny*. — *Vive la France!* — *Offert par patriotisme*.

Un millier d'invités pouvaient prendre place sur les banquettes réservées.

Une députation de dix membres de la Commission de permanence prit place au premier rang sur des fauteuils, ainsi que le gouverneur de Paris, les généraux Ducrot, de Naldu, Boissonnet, Fournès, Maud'huy, de la Mariouse, Berthault, etc., et un grand nombre d'officiers supérieurs.

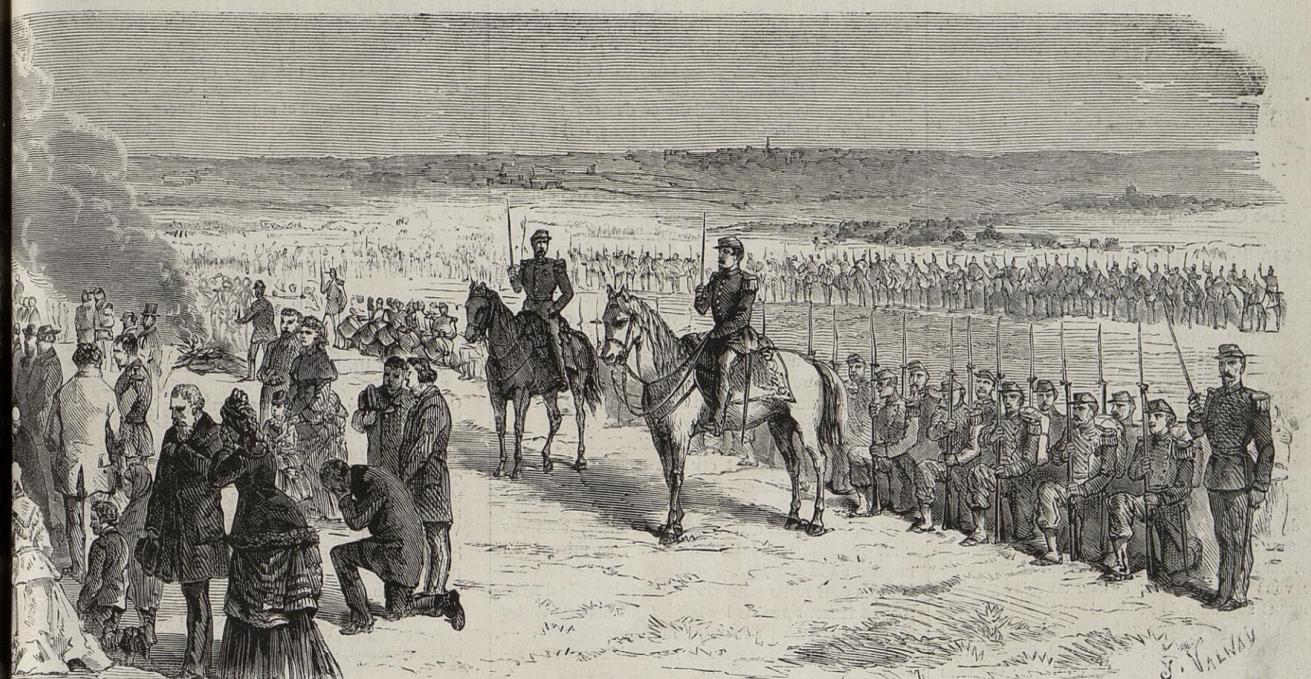
C'est M. l'abbé Dornenech, aumônier des ambulances de la Presse, et qui, deux fois, a été fait prisonnier par les Prussiens, qui officiait, assisté de M. le curé de Champigny.

A midi, Mgr Guibert, le nouvel archevêque de Paris, arrivait, accompagné de deux vicaires généraux et de sa suite ecclésiastique.

Des détachements de la garde républicaine, infanterie et cavalerie, deux escadrons du 6<sup>e</sup> cuirassiers et le 46<sup>e</sup> régiment d'infanterie, musique en tête, étaient massés en bataille à peu de distance de la tente.

Après la messe, Mgr Guibert a donné l'absoute, et, rappelant aux assistants les honneurs funèbres rendus par tous les peuples aux soldats morts pour la défense de la patrie, il a démontré que la foi doublait le courage en ouvrant aux victimes l'horizon des éternelles récompenses.

Puis le général Ducrot a pris la parole. Dans son



ANNIVERSAIRE DE CHAMPIGNY. — Aspect du champ de bataille, le 2 décembre 1871, au moment du service religieux. — (D'après nature, par M. Desroches-Valnay.)



LES ITALIENS A ROME. — Arrivée de Victor-Emmanuel par la nouvelle gare de la place « del Termini ». — (D'après un dessin de M. Luc Olivier Merson, notre correspondant.)

discours, le général a fait l'éloge des troupes qui se sont si vaillamment conduites au combat de Champigny; il a payé un tribut de regrets aux victimes de tous rangs qui ont succombé pendant cette épouvantable guerre.

Du reste, nous reproduisons ce discours :

Monseigneur,  
Messieurs,  
Mes chers camarades,

Qui pourrait vous oublier, chers compagnons d'armes... Et toi, brave Renault, noble vétéran qui sur ce plateau de Villiers a trouvé une glorieuse fin digne de ta glorieuse vie!...

Héroïque de Grancey, tombé si vaillamment à la tête de tes vaillants Bourguignons...

Cher Wénéralie, que j'aimais comme un fils, chevaleresque Franchetti!...

Jeune et brillant colonel Prévôt... et vous tous, mes braves enfants, soldats improvisés de Paris, sous l'uniforme des zouaves, des artilleurs, sous la capote grise!...

Et vous, mes braves mobiles, accourus de tous les points de la France pour défendre, dans la grande cité, l'honneur du pays.

« Oh! comment pourrions-nous oublier avec quelle ardeur vous vous pressiez autour de votre général au moment suprême de la lutte!

« Du moins, pour vous qui reposez sur le champ de bataille où vous avez si vaillamment combattu, personne, je l'espère, ne viendra contester la gloire de votre fin héroïque.

« Ne nous étonnons pas, messieurs, ne nous décourageons pas, si les foules aveugles et passionnées oublient vite les services les plus éclatants, les dévouements les plus absolus, lorsqu'ils n'ont pas la sanction du succès. C'est une loi fatale devant laquelle il faut s'incliner sans murmures comme sans faiblesse.

« Les cœurs vraiment généreux trouvent leur récompense dans la satisfaction du devoir accompli.

« Oh! chers compagnons... vous rappelez-vous quelle joie, quelle ivresse, au soir de ces journées du 30 novembre et du 2 décembre!... Après une lutte acharnée, vous aviez conquis toutes ces formidables positions qui sont là devant nous... tous les retours offensifs de l'ennemi avaient été victorieusement repoussés... Bonheur suprême pour nos cœurs de soldats! nous avions vu l'ennemi fuir en désordre devant nous... batteries, bataillons, tout s'était éloigné du champ de bataille et nous en étions restés les maîtres absolus.

« La population de Paris elle-même partageait notre ivresse, car elle avait vu défiler dans ses murs des bandes de prisonniers, les trophées ramassés sur le champ de bataille; enfin, elle avait une victoire!...

« Mais, hélas! victoire stérile, car notre sort était lié à celui des armées du dehors... A la même heure où nous combattions sur ce plateau de Villiers, nos frères de la Loire, écrasés par des forces supérieures, étaient refoulés sur la rive gauche du fleuve... les armées allemandes étaient rentrées dans Orléans!... »

Mes tristes prévisions ne s'étaient que trop réalisées!

Et lorsque, le soir du 2 décembre, MM. les membres du gouvernement de la défense nationale venaient m'adresser de pompeuses félicitations, lorsque l'un d'eux m'abordait en s'écriant : « Brave général, l'idole des Parisiens! » je l'arrêtais court en lui disant : « Oh! monsieur, idole aux pieds d'argile! l'idolâtrie des Parisiens ne sera pas de longue durée, car ces pauvres gens attendent de moi des choses absolument impossibles; il serait peut-être sage de ne pas les entretenir plus longtemps dans « de folles illusions. »

Cependant, à cette heure, nous avons bien le droit d'avoir un secret orgueil, car nous avons rempli jusqu'au bout le programme que je m'étais tracé, lorsqu'au pont de Sèvres, dans les premiers jours de novembre, je disais à M. Thiers :

« Je ne sais pas, monsieur, ce que l'avenir nous réserve... mais ce que je peux vous affirmer, c'est que nous combattons honorablement, c'est que

« nous ferons beaucoup de mal à l'ennemi, et un « jour viendra peut-être où, fatigué, épuisé par la « lutte, il nous offrira des conditions moins désastreuses pour le pays, et certainement plus honorables pour l'armée de Paris. »

J'en appelle aux populations de ces contrées qui ont vu le désarroi de nos ennemis, qui ont été témoins de leur découragement et de leur épouvante.

J'en appelle à ceux de vous, messieurs des ambulances qui, pendant l'armistice conclu pour l'enterrement des morts, ont été mis en relation avec les officiers de l'armée allemande.

J'en appelle enfin à l'histoire qui déjà commence, et nous a fait connaître les nouveaux sacrifices imposés à l'Allemagne pour pouvoir continuer la lutte après ces sanglants combats.

N'avions-nous pas de chance à cette heure d'obtenir de nos ennemis des conditions plus avantageuses qu'à aucun autre moment de cette terrible guerre?

Mais la fatalité nous poursuivait. MM. les membres du gouvernement crurent devoir écarter les chances qui semblaient s'offrir d'entrer en pourparlers!...

Dès lors tout fut dit... nos adversaires, comprenant que c'était la lutte à outrance, se mirent en mesure de la soutenir.

Trois cent mille nouveaux soldats appelés d'Allemagne vinrent grossir les hordes qui déjà de toutes parts débordaient sur notre malheureux pays. — Le bombardement de Paris fut sérieusement préparé.

Et bientôt vint l'heure fatale où la capitale de la France dut, non pas traiter, mais se rendre à merci!... où la France, après avoir vu ses dernières armées écrasées ou dispersées, fut réduite à l'impuissance la plus absolue!

Douloureux, très-douloureux souvenirs, sans doute, mais du moins, nous, soldats, nous n'avons rien à regretter, car, jusqu'au dernier jour, nous avons rempli nos devoirs.

Vainement quelques hommes aveuglés par la passion voudraient-ils aujourd'hui nous faire un crime d'avoir prolongé la lutte. Nous avons, disent-ils, augmenté les ruines du pays, nous lui avons imposé d'inutiles sacrifices. Ah! oui, sans doute les ruines matérielles, les sacrifices se sont accrus dans des proportions considérables; mais ne comptez-vous donc pour rien la réhabilitation morale, l'honneur du pays relevé?

Oseriez-vous nier que cette longue résistance de Paris, si imprévue, si extraordinaire, avait sauvé l'honneur des armes, nous avait mérité le respect de nos adversaires eux-mêmes, nous avait conquis les sympathies de l'Europe tout entière?...

Et comment avons-nous perdu le bénéfice de cette glorieuse défense, de ces lourds sacrifices?

Comment, en un instant, notre malheureux pays est-il devenu un objet d'épouvante et d'horreur pour le monde entier?...

Par le crime abominable de misérables patricides... Oui, patricides, car il faut bien trouver un mot nouveau pour exprimer un forfait sans précédent dans l'histoire!...

Oh! qu'ils ont été coupables et dignes de toutes nos malédictions, ces misérables qui n'ont pas craint de nous jeter dans toutes les horreurs de la guerre civile, alors que nos chers morts n'étaient pas encore refroidis et que leurs tombes étaient encore foulées par nos orgueilleux vainqueurs!

Mais, pour ces barbares d'un nouveau genre, il n'y a ni patrie ni famille... Ils n'ont d'autre mobile que les plus détestables passions, et aujourd'hui comme alors, ils seraient prêts encore à déchirer le sein de la patrie de leur mains sacrilèges, dût-elle, en s'écroulant, les ensevelir sous ses ruines!

Oh! chers camarades, puissiez-vous voir comme moi combien est grand le danger qui nous menace, et, comme moi, comprendre que, pour le conjurer, il faut plus que jamais rester fermes et inébranlables dans la voie du devoir.

Serrons nos rangs, chers amis, serrons nos rangs si nous voulons sauver une patrie et un drapeau.

... Un dernier mot à vous, messieurs des ambulances de la Presse, qui avez eu l'initiative de cette pieuse cérémonie : C'est un titre nouveau à ajouter

à tous ceux qui vous ont mérité la reconnaissance de la deuxième armée de Paris. Permettez à son ancien général en chef de vous en remercier en son nom, et de vous en exprimer toute sa gratitude.

On a chaleureusement applaudi cette improvisation si pleine de cœur et si patriotique.

Avant et après l'office, un grand nombre de personnes sont allées déposer pieusement des couronnes sur les tombes des victimes de Champigny.

Puis la foule s'est dispersée sous le coup de la plus profonde émotion.

C. E.

## SONNET

APRÈS UNE LECTURE DE SHAKSPEARE

O Shakspeare! ô poète! à ta source profonde,  
Pour y boire à son tour vient chaque nation;  
Car ton esprit divin fit sa création,  
Et, comme le Génois, tu nous léguas un monde.

Tes héros, où l'on sent que notre vie abonde,  
Unissent la pensée en eux à l'action,  
Et ceux-là dont l'histoire eût oublié le nom,  
Vivent mieux en tes vers qu'en leur œuvre inféconde.

O grand et pauvre Hamlet! ô douce Ophélie!  
Pour vivre parmi nous, c'est lui qui vous créa,  
Mais de Dieu sur son front c'est le nom qu'on voit luire;

Car après les sept jours et les premiers travaux,  
Non, Dieu n'a pas voulu rentrer dans son repos :  
Créateur éternel, il doit toujours produire.

AUG. DU PLESSIS.

## LA PROCHAINE ÉCLIPSE

(Voir la gravure page 376)

Le phénomène le plus magnifique que puissent nous présenter les cieux, est celui d'une éclipse totale de soleil; c'est aussi l'un des plus importants pour l'astronomie, un de ceux qui ont le plus contribué à nous faire connaître la véritable nature de l'astre resplendissant, c'est enfin, en un lieu donné, l'un des plus rares qui puissent se présenter.

Un exemple va permettre d'en juger : durant une période de neuf cents ans, de l'an 1000 à l'an 1900, on compte deux éclipses totales de soleil à Londres, en 1140 et en 1715, et deux à Paris, en 1634 et en 1724; dans tout ce siècle, il n'y a eu et il n'y aura qu'une seule éclipse totale en France, celle de 1842.

Les éclipses totales de soleil étaient autrefois un sujet d'épouvante : Le premier de ces phénomènes dont l'histoire fasse mention, est celui qui arriva, en Asie-Mineure, le 30 septembre de l'an 610 avant Jésus-Christ, au moment d'une bataille acharnée entre les Lydiens et les Mèdes; les deux armées, frappées de terreur cessèrent de se combattre, et les deux nations, persuadées de l'intervention directe des Dieux, conclurent la paix. La naïveté scientifique de ces temps très-antiques avait du bon.

Vingt-cinq siècles plus tard, le 22 décembre 1870, devait y avoir en Algérie une éclipse totale et, depuis dix ans, tous les astronomes et les physiciens de l'Europe s'étaient donné rendez-vous à cette occasion sur cette terre française. Mais, en décembre dernier, Paris était assiégé et nos savants étaient à Paris; les étrangers allaient-ils seuls faire le voyage d'Algérie, l'amphitryon allait-il ne pas recevoir ses hôtes? notre vieille politesse n'a point de ces coutumes; grâce à l'aérostat, notre jeune et déjà illustre astronome Janssen partit malgré les Allemands, et la France fut fidèle au rendez-vous.

L'éclipse de l'Asie-Mineure n'est pas la seule dans laquelle l'ignorance astronomique n'ait eu son bon côté; tout le monde connaît la célèbre aventure de Colomb et des sauvages de la Jamaïque qui allaient massacrer son équipage, quand le Génois les fit rentrer dans l'obéissance à l'aide d'une éclipse prédite à propos. Une éclipse totale de soleil avait été nécessaire pour effrayer les Lydiens et les Mèdes; Christophe Colomb terrifia les Caraïbes, à l'aide d'une simple éclipse de lune, — différence de civilisation, voilà tout.

Au reste, les gens civilisés n'étaient pas beaucoup plus raisonnables; du temps du grand roi, lors de l'éclipse solaire de 1654, les Parisiens se cachèrent prudemment dans leurs caves.

Peu à peu ces terreurs se sont dissipées; le temps est passé où les Chinois battaient du tambour et poussaient des hurlements pour faire rejeter par le dragon, le soleil ou la lune que cet animal écliprait en les avalant. Lors de l'éclipse totale de soleil aux îles Hawaï, en 1830, les naturels — les Kanaks — bien loin de s'épouvanter regardèrent avec tant d'intérêt à travers des verres enfumés qu'ils se barbouillèrent de suie de la façon la plus bouffonne.

En 1868, pendant la grande éclipse d'Asie, les Indous, si longtemps rebelles à tout ce que leur apprenaient les Européens, instruits du phénomène par les Anglais, se rassemblèrent par millions sur les points où il était visible.

C'est alors que le roi de Siam se transporta avec toute sa cour dans la partie reculée de ses États où passait la zone d'obscurité. Et, par parenthèse, le roi asiatique, à côté d'Européens dont la santé resta excellente, contracta dans ce pays sauvage une maladie paludéenne dont il mourut.

La première éclipse totale de soleil décrite scientifiquement, fut celle que l'on observa à Montpellier et à Berne en 1706. Quelques années plus tard, l'Académicien français Louville allait rejoindre à Londres le célèbre astronome anglais Halley, pour voir l'éclipse de 1715. Les mêmes études furent continuées à Paris en 1724.

L'éclipse de 1842, qui traversait toute l'Europe, marqua une ère nouvelle; Arago appela vivement à l'avance l'attention sur ce phénomène. L'Europe savante tout entière répondit à son appel; les plus illustres astronomes de tous les pays observèrent l'éclipse, depuis Barcelone en Espagne, jusqu'à Liepèsk en Russie, et découvrirent les phénomènes les plus inattendus et les plus extraordinaires.

Arago, dans une notice marquée à l'ongle de son génie, recueillit et discuta toutes les observations qui furent faites en cette occasion.

Jugeant dès lors que les éclipses totales nous procureraient le moyen le plus sûr de reconnaître la nature intime du globe radiéux qui répand sur la terre chaleur, lumière et vie, on ne recula pas devant la pensée d'accomplir les plus longs voyages pour observer ce phénomène si court, qui, dans nos climats, ne peut durer plus de six minutes, et, dans les circonstances les plus favorables, c'est-à-dire à l'équateur, ne peut se prolonger pendant plus d'un demi-quart d'heure.

Dès le 8 août 1830, un astronome français allait étudier l'éclipse totale des îles Hawaï, à six mille lieues d'ici.

L'Amérique entra en lice à l'occasion des éclipses totales du 30 octobre 1833 et du 7 septembre 1838, qui furent observées sur le rivage du Pacifique et la côte du Brésil.

Enfin, la longue durée de six minutes de l'éclipse totale du 18 août 1868 décida le gouvernement à envoyer des expéditions en Asie, où elle allait être visible. Les Autrichiens s'établirent à Aden, les Prussiens à Bijapour, les Anglais à Guntour, dans l'Inde, les Français dans la presqu'île de Malacca, les Espagnols à Mantawalok, dans la Malaisie. La France envoya encore M. Janssen dans l'Inde, près de Masulipatam. Partout le ciel fut propice, et, quatre jours après l'éclipse, le 22 août, le télégraphe des Indes apportait à Paris la nouvelle que M. Janssen s'était assuré que d'immenses nuages enflammés flottent autour du soleil, et avait imaginé le moyen de les voir en tout temps. C'est une des plus grandes découvertes contemporaines.

Dès l'année suivante, le 7 août 1869, les Américains rentraient dans ce tournoi magnifique en photographiant chez eux, aux Etats-Unis, une nouvelle éclipse totale. Le 22 décembre 1870, c'était de nouveau notre tour. Comme je l'ai dit, M. Janssen partit en ballon le 2 décembre, jour de la grande bataille du plateau d'Avron, descendit près de Saint-Nazaire, d'où il se rendit par Bordeaux et Marseille à Oran. — La fatalité nous poursuivit sans trêve : un nuage cacha l'éclipse. — Elle fut observée par les Anglais et les Américains, en Espagne et en Sicile. Les Autrichiens furent aussi malheureux à Tunis que les Anglais et les Français à Oran.

Le 12 décembre prochain, il y aura encore une éclipse totale de soleil dans l'Inde, à Ceylan, à Java et en Australie. Elle durera 4 minutes, le double de l'éclipse du 22 décembre dernier. L'Angleterre prépare une vaste expédition. Tous ceux qui ont observé l'éclipse de 1868 vont repartir. M. Tennant, le capitaine Herschell (le cinquième astronome de cette illustre famille), M. Lockyer, qui a fait de remarquables découvertes sur la constitution physique du soleil, observeront dans l'Inde et à Ceylan. Les Anglais des colonies ne veulent pas se laisser distancer par ceux de la métropole; Melbourne prépare une expédition, Madras également. Les Allemands observeront à Java, où doit se rendre également M. Janssen.

Il est d'autant plus important de ne pas laisser échapper cette occasion, qu'il se passera longtemps avant qu'il ne s'en présente une aussi favorable.

L'astronomie est la seule science qui puisse encore pénétrer dans l'avenir : on suit d'avance quels phénomènes célestes on doit attendre, et je terminerai en indiquant les éclipses totales de soleil et les passages de planètes sur le disque de cet astre qui seront visibles jusqu'à la fin du siècle :

12 décembre 1871, éclipse de l'Inde et de l'Australie septentrionale, plus grande durée de l'obscurité totale, 4' 22". — 6 avril 1874, éclipse dans l'Etat libre d'Orange (Afrique méridionale); durée 3'. — 9 décembre 1874, passage de Vénus sur le soleil, invisible dans l'Europe occidentale. — 6 avril 1875, éclipse dans le royaume de Siam; durée 3' 33". — 16 septembre 1876, éclipse en mer au nord-ouest du cap Horn; durée 1' 40". — 6 mai 1878, passage de Mercure sur le soleil, visible en Europe. — 29 juillet 1878, éclipse dans le Far-West (Etats-Unis); durée 3' 6". — 7 novembre 1881, passage de Mercure sur le soleil, invisible en Europe. — 17 mai 1882, éclipse au mont Sinaï; durée 2'. — 6 décembre 1882, passage de Vénus sur le soleil, invisible en Europe. — 6 mai 1883, éclipse aux îles Marquises; durée 3' 15". — 9 septembre 1883, éclipse totale dans le sud de la Nouvelle-Zélande; durée 2'. — 29 août 1886, éclipse totale à Portendick (côte occidentale d'Afrique, au nord du Sénégal); durée 6' 23". — 19 août 1887, éclipse au lac Baïkal (Sibérie); durée 3' 40". — 22 décembre 1889, éclipse dans l'Angola (côte occidentale d'Afrique, Guinée inférieure). — 9 mai 1891, passage de Mercure sur le soleil, invisible en Europe. — 10 novembre 1894, passage de Mercure sur le soleil, invisible en Europe. — 9 août 1876, éclipse au Groënland, en Laponie, en Sibérie. — 28 mai 1900, éclipse aux Etats-Unis, en Espagne, en Algérie, en Egypte.

CHARLES BOISSAY.

## BELGIQUE

TROUBLES A BRUXELLES  
DÉMONSTRATION DEVANT LE PALAIS DU ROI

Dès le 25 novembre, un membre de la gauche, ex-ministre de la justice, avait annoncé qu'il interpellait le ministère au sujet de la nomination de M. de Decker au poste de gouverneur de la province de Limbourg. L'interpellation eut lieu effectivement le mercredi suivant. Elle fut violente. Un noyau d'émeutiers stationnait ce premier jour devant le palais de la nation. La soirée fut assez calme. Mais le lendemain un rassemblement infiniment plus considérable se porta de nouveau vers le palais et les ministères; l'accès de la Chambre était devenu très-difficile aux membres de la représentation nationale; toute la rue de la Loi, depuis la rue Royale jusqu'à la rue Ducale, une partie de celles-ci et des avenues du parc étaient littéralement encombrées; les grilles fléchissaient sous le poids des gamins qui s'y balançaient en sifflant et huant les représentants qui se rendaient à la séance. Maint membre de la droite fut acclamé, et maint autre de la gauche fut sifflé; — les démonstrateurs ne les connaissant pas d'assez près pour les distinguer.

Le second jour, après la sortie des chambres, les bandes se répandirent dans les différents quartiers de la ville, et finalement se réunirent devant le pa-

lais du Roi en demandant la démission du ministère. — Notre croquis, pris sur le fait, rend l'aspect de cette soirée.

Les chambres s'étant ajournées du vendredi jusqu'au mardi suivant, les démonstrations furent plus calmes pendant cet intervalle. Elles recommencèrent cependant de plus belle ce dernier jour, malgré la démission connue de M. de Decker, dont le nom avait semblé être la seule cause de cette irritation factice.... Les démocrates au petit pied voulaient davantage....

En ce moment la retraite du ministère d'Anethan est consommée. La majorité conservera le pouvoir; et les gens sérieux, ceux qui sont jaloux de garder intactes la constitution et la réputation de bon sens qu'a acquise à juste titre la population belge, et par dessus tout l'indépendance de la patrie, espèrent que ces manifestations, causées par quelques ambitieux évincés, ne se renouvelleront plus. La garde civique a, du reste, montré qu'elle comprenait ses devoirs, et sous la sage impulsion du bourgmestre de la cité, M. Anspach, elle les a généreusement et simplement accomplis.

LÉON BAUDOUX.

## LES ÉVÉNEMENTS DE CUBA

Cuba, le 15 octobre 1874.

Cher directeur, comme je vous l'avais promis à mon départ de Paris, je commence aujourd'hui à vous rendre compte des principales opérations de l'armée espagnole dans la guerre coûteuse et sanglante qu'elle soutient contre les hordes révoltées de cette île.

Et je dis hordes, car elle ne mérite pas d'autre nom la réunion des hommes qui, voulant être les défenseurs de la liberté, sont seulement les satellites d'un complot liberticide, et poussent les grands cris d'indépendance, patrie et liberté, pour couvrir leurs actes de vandalisme et de pillage.

Depuis la révolution de septembre, en Espagne, la situation de Cuba a changé notablement; vous connaissez toutes les améliorations introduites dans le système politique et administratif de cette île, et il n'existe plus aujourd'hui aucune raison logique pour arborer le drapeau insurrectionnel.

Les principales opérations de cette quinzaine sont la bataille de Santa Rita et l'emprisonnement du redoutable chef de l'insurrection, Don Antonio Garayalde.

Le 6 courant, sortait de Monte Oscuro une brigade composée des bataillons de Chiclana et de Contés, avec dix pièces de canon, sous le commandement du brigadier Don Adolfo Morales de los Rios.

La brigade arrivait le 8 à Santa Rita, où elle trouva les révoltés.

L'ennemi était au pied de deux montagnes, retranché avec de gros troncs d'arbres qu'il avait placés à l'entrée du défilé.

L'étroit passage qui s'offrait à l'armée a une longueur de 12 à 15 mètres, et il était assez difficile de déloger l'ennemi de sa position, sans perdre beaucoup d'hommes.

A la vue des troupes, les insurgés ouvrirent un feu nourri de mousqueterie, auquel répondirent les forces du gouvernement.

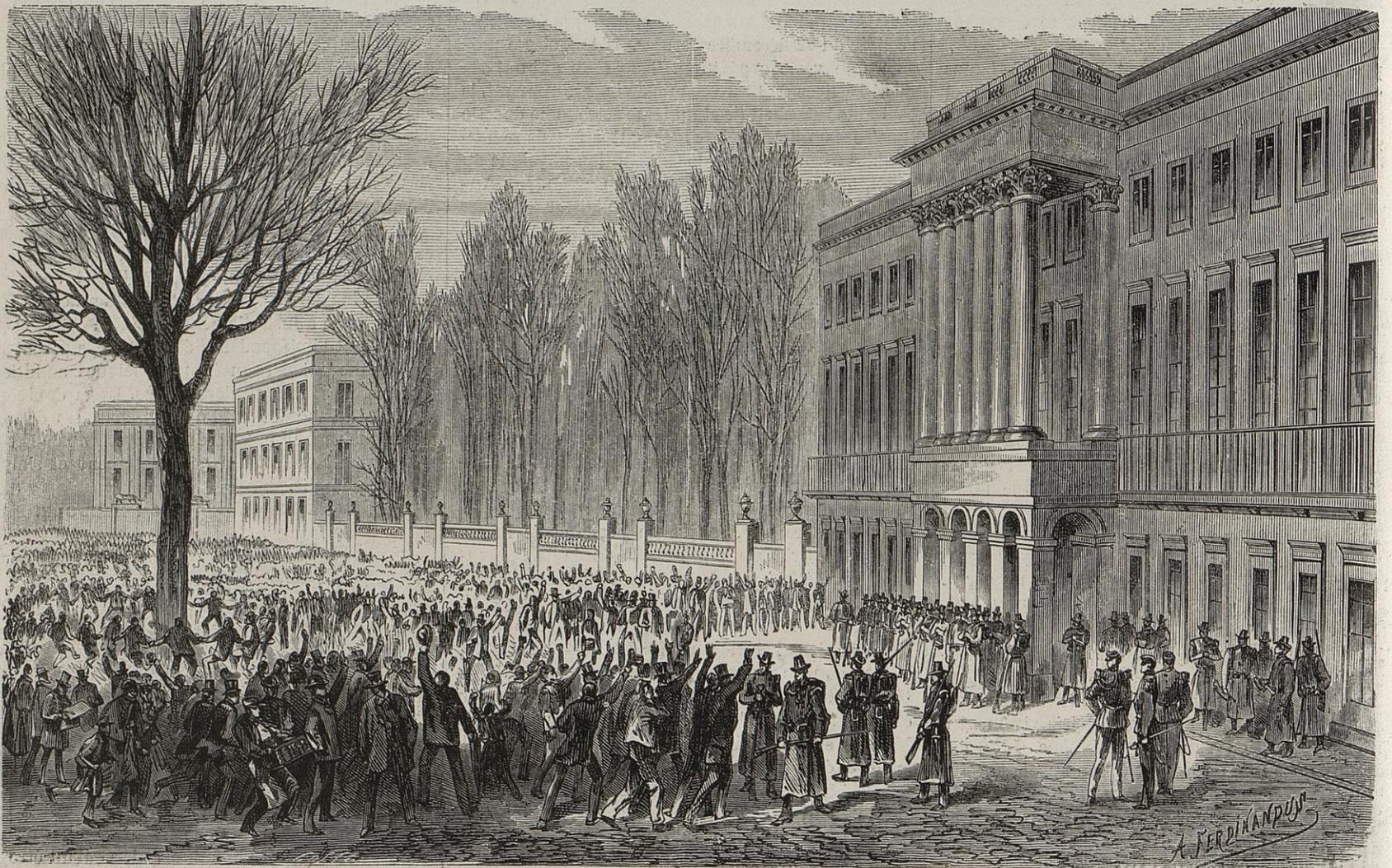
Ce feu ne dura que quelques minutes; les braves chasseurs de Chiclana, exaltés par la mort de plusieurs de leurs camarades qui étaient tombés roides sous les balles ennemies, chargèrent à la baïonnette, avec un élan admirable.

C'est alors que commença une scène horrible à voir et à décrire; une lutte corps à corps, à coups de baïonnette et à coups de couteau.

Les révoltés éperdus prenaient la fuite, d'autres grimpaient aux arbres, et les plus entêtés succombaient devant la fureur des soldats espagnols.

La lutte dura pendant une demi-heure, et l'ennemi, dans une déroute complète, fut longtemps poursuivi par les troupes du gouvernement, qui étaient dans une exaspération extraordinaire.

Je ne peux pas vous donner le chiffre des pertes de l'ennemi, mais elles doivent être très-considéra-



BELGIQUE. — Troubles à Bruxelles. — Manifestations devant le palais du Roi.  
 (D'après le croquis de M. Von Elliot, notre correspondant.)



COLONIES ESPAGNOLES. — Garayalde, l'un des principaux chefs des insurgés de Cuba est fait prisonnier et amenée à Manzanillo.  
 (Dessin de M. Vierge d'après le croquis de notre correspondant.)



COLONIES ESPAGNOLES. — Cuba. — La bataille de Santa Rita. — (Dessin de M. Viège, d'après le croquis de notre correspondant.)

bles, attendu la durée de la lutte, et ce genre de combat à l'arme blanche.

L'emprisonnement de don Antonio Garayalde, dont je vous ai parlé, *ut supra*, est des plus importants, et a été fait par le lieutenant de gendarmerie don Juan Silveira.

Garayalde était le chef d'une des premières bandes de la province de San Augustin, dont l'acte le plus célèbre (triste célébrité!) est le pillage et l'incendie de la propriété de M. Rodriguez Rebelgo.

Le croquis que je vous envoie représente la translation de Garayalde à la prison de la ville de Manzanillo.

Les habitants de la ville étaient en proie à une furieuse indignation, et les gendarmes qui conduisaient le prisonnier ne pouvaient contenir les bourgeois qui, par leurs gestes et apostrophes, semblaient vouloir lui jouer un mauvais tour.

Garayalde doit être jugé la semaine prochaine par un conseil de guerre avec d'autres prisonniers moins notables, et je vous notifierai, à son temps, le jugement du conseil.

J'aurais encore quelques idées à vous développer sur l'état de l'insurrection, mais cette lettre étant déjà trop longue, je préfère les laisser pour ma prochaine correspondance; je vous dirai, seulement, que l'insurrection se meurt faute d'argent et d'hommes.

Veuillez recevoir, monsieur et cher Directeur, les sentiments sincères de ma haute estime.

L. G.

## CHRONIQUE MUSICALE

### SUR L'ÉTAT ACTUEL DU DILETTANTISME

Aussi longtemps qu'il y aura des imbéciles, on redira que les Français n'aiment pas la musique, et que les Parisiens surtout sont sourds à ses charmes, ayant l'oreille faite des bois les plus durs.

Quelqu'un a écrit ces bouffonneries, je ne sais quand ni sur quel morceau de papier, et il s'est trouvé des gens pour y accorder créance, tant est inné chez nous le respect de la chose écrite.

Pourtant, dans la réalité, il en est autrement. La ville qu'Alphonse Karr appelait plaisamment Pianopolis, et que les géographes, par routine, désignent encore sous le nom de Paris, est une grande gourmande en musique.

Sa passion pour les sept notes de la gamme est une passion ancienne qui, dans ces derniers temps, a pris, il est vrai, des allures furibondes. Aucune statistique ne saura dénombrer les morceaux pour divers instruments, et même les morceaux pour orchestre, qui se consomment par jour dans l'espace compris entre le bois de Boulogne et celui de Vincennes. C'est à peine si cet appétit robuste a fléchi un instant lorsque les Allemands entouraient Paris pour faire croire qu'ils allaient le prendre d'assaut.

Ce n'est pas dans un journal illustré qu'on peut médire de la peinture; et d'ailleurs, s'il nous venait de si noires pensées à l'endroit d'un art que nous aimons chaudement, ce serait afficher un manque de bon sens et de goût qu'on prendrait pour de la modestie mal entendue. Il n'en est pas moins vrai que si la peinture passionnait les foules modernes à l'égal de la musique, il faudrait prolonger les galeries du Louvre de plusieurs kilomètres.

Mon lecteur, — si j'en ai un, — m'arrête ici et me dit: Qu'entendez-vous par musique? Est-ce le turlututu bruyant des cafés-concerts?

Non assurément!... Il est vrai que quelques limonadiers ont imaginé de mêler des chansons à leur limonade, comme d'autres y mettraient du sucre et du citron.

Il est vrai aussi qu'il y a un public qui se régale de cette mixture. Mais l'art n'y est pour rien, et il ne faut pas se faire un argument des brasseries-lyriques pour conclure à l'avitissement du dilettantisme.

Nous ne sommes, d'ailleurs, que trop enclins à crier à la décadence depuis nos désastres nationaux. A entendre certains déclamateurs, c'est même pour

avoir débité certaines petites malpropretés musicales que nos malheurs nous sont arrivés.

Croyez-moi, les cafés-concerts ne font pas plus de tort à la vraie musique, que les enseignes barbouillées au mètre carré ne peuvent inquiéter la vraie peinture. Les cafés-concerts sont des cafés où l'on chante, et non des salles de concert où l'on boit. Ce qui n'est, tant s'en faut, pas la même chose.

Ils ont d'ailleurs cela de bon qu'ils tendent à se transformer en théâtre. Vous voyez là-bas, dans ce coin de la banlieue, cette femme à la voix frippée autant que la toilette; laissez-la expectorer son immense romance sur le tréteau où elle est perchée. Dans un an, peut-être, elle aura cédé la place à quelque accessit du Conservatoire qui méritait un prix. Le tréteau sera devenu une scène; un orchestre aura été installé dans la soupente où pianotait le pianiste-accompagnateur. Et cette caverna de pîtres, bien et dûment nettoyée, se changera en un théâtre où l'on jouera *le Barbier de Séville*, *Lucie de Lamermoor* et *Don Pasquale*.

Ne riez pas! un si heureux dénouement des choses s'est accompli l'autre jour dans mon quartier, au Concert-Tivoli, lequel mérite tous les encouragements pour son heureuse audace, encore qu'elle ne soit que du bon sens.

Et comme nous serions bien venus à faire les dégoûtés! L'Opéra-Comique, dont nous sommes si fiers, n'a pas eu des commencements plus dignes lorsqu'il bégayait sa première chanson dans sa baraque de la foire, entre Polichinelle et le singe savant. Les pédants de collège nous apprennent aussi que la noble tragédie n'a pas dédaigné de naître dans un chariot exposé aux intempéries de l'air.

Le dilettantisme n'est donc pas chez nous si malade que le font les Allemands de l'Allemagne ou de France. On supporte à Paris la mauvaise musique, mais on raffole de la bonne. La vérité vraie, palpable, et qu'on pourrait exprimer en chiffres, c'est que Beethoven a plus de succès chez nous que toutes les déjections musicales dont on voudrait faire grand bruit.

Nous avons jusqu'à quatre institutions de concerts à grand orchestre qui fonctionnent régulièrement, et qui, comme on dit, « refusent du monde, » très-régulièrement aussi!

Comptons:

Le concert du Conservatoire, temple sacré de la musique symphonique, et par excellence la maison-mère de l'ordre;

Le concert-Pasdeloup, succursale très-fréquentée du précédent;

Le concert du Grand-Hôtel, conduit par M. Danbé, et qui a une heureuse tendance à l'exhibition de la musique historique;

Le concert-Besselièvre, au Châtelet, concert d'initiation où, à l'usage des apprentis dilettantes pour qui Beethoven est trop fort, on joue des œuvres de demi-caractère mêlées aux plus éblouissantes valse de M. Métra.

J'ai dit et je répète pour les gens positifs que ces diverses institutions sont prospères, bien que la musique qu'on y exécute ne soit point, comme au théâtre, accompagnée d'un spectacle qui réjouisse les yeux.

Et voilà où en sont les choses en notre chère ville de Paris, prise deux fois de suite les armes à la main, et qui perdrait à troquer sa prétendue décadence contre la gloire improvisée dont on se targue si fort à Berlin.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — Les dessous de la scène du nouvel Opéra sont, dit-on, terminés, et l'architecte vient de livrer la salle aux décorateurs. — Il est question de donner à l'Opéra-Comique *le Médecin malgré lui* avec Ismaël dans le rôle de Sganarelle, créé par feu Meillet. — M<sup>me</sup> de Presle (au théâtre M<sup>me</sup> Preilly) vient d'être engagée à l'Opéra-Comique. — M. Gustave Bertrand, notre confrère du Nord, vient de publier un livre intitulé: *Les Nationalités musicales*, et dont nous rendrons compte prochainement.

A. L.

### LA CÉRÉMONIE DE PETIT-BRY

Le jour même où avait lieu la cérémonie du Tremblay, on procédait, à Petit-Bry, à l'inauguration

du monument élevé à la mémoire du brave commandant Franchetti.

Après avoir traversé la Marne sur un pont de bateaux, on arrive dans le village, et, après avoir gravi un chemin assez rapide qui conduit au sommet des collines, on se trouve enfin dans un endroit où, il y a un an, nos héroïques soldats soutenaient des luttes acharnées.

Le monument de Franchetti est placé au bord de ce chemin, dans une situation assez élevée: de là, se déroule sous les yeux le charmant panorama de la vallée de la Marne.

A Léon Franchetti, organisateur et commandant des éclaireurs à cheval de la Seine, blessé mortellement à cette place, le 2 décembre 1870. — Ses amis, ses compagnons d'armes. — Né le 12 février 1834, mort le 2 décembre 1870.

La plupart des éclaireurs de l'escadron de Franchetti sont venus rendre hommage à la mémoire de leur chef. Vers les onze heures, on vit tout à coup arriver plusieurs personnes en grand deuil: une jeune femme qui pleurait marchait en tête, — c'était M<sup>me</sup> Franchetti. Parmi les assistants se trouvaient M. Ferdinand de Lesseps et ses deux fils, dont le plus jeune a été légèrement blessé à côté du commandant des éclaireurs; le commandant Favrot de Kerbreck, M. Gabriel Benoit-Champy, M. Worms beau-frère du défunt et un grand nombre de compagnons et d'amis.

On sait que Franchetti appartenait à la religion israélite. Le grand rabbin de Paris a prononcé un discours fort remarquable, puis M. Favrot de Kerbreck a pris la parole, et ensuite M. Benoit-Champy a prononcé une allocution qui a profondément ému les assistants.

Le grand rabbin a repris de nouveau la parole et a adressé une prière au ciel pour le repos de l'âme de Franchetti.

Pendant que cette cérémonie avait lieu, on célébrait dans l'église du village un service funèbre pour toutes les malheureuses victimes frappées le 2 décembre dans Petit-Bry ou dans ses environs.

Un détail touchant:

Le terrain sur lequel est élevé le monument de Franchetti appartient à un cultivateur de Bry, du nom de Mortier. On voulut lui acheter l'emplacement nécessaire, mais il refusa d'être payé en apprenant la destination du coin de terre demandé.

Cet acte de délicatesse et de désintéressement fait honneur à son auteur et au défunt qui en est l'objet.

M. V.

## MÉMORIAL ILLUSTRÉ

DES

# DEUX SIÈGES DE PARIS

LES PRUSSIENS 1870 — 1871 LA COMMUNE

Un magnifique volume de 408 pages in-4°. — Texte par M. LORÉDAN LARCHEY. — Trois cent vingt gravures par MM. Bécourt, Chiffart, Clerget, Darjou, Derooy, Gustave Doré, Godefroy Durand, Féral, Grandsire, Janet, Lançon, Lix, Marie, Edmond Morin, Rickenbusch, Sellier, Vierge, Yon, etc.

Prix broché: 14 francs

En envoyer le prix en mandat-poste ou à vue sur Paris, à M. BOURDILLIAT, administrateur du MONITEUR UNIVERSEL, 13, quai Voltaire. — Pour le recevoir franco à domicile dans toute la France, ajouter 1 fr.

L'ouvrage que nous offrons au public n'est pas le premier qui paraisse sur le siège de Paris. Mais c'est précisément cette raison qui nous permet de le recommander. Une année de travail incessant nous a permis en effet d'y réunir plus de 320 gravures presque toutes de grande dimension, se distinguant, non-seulement par la vérité des détails, par le mérite de leur exécution, mais encore par la concordance rigoureuse de leur sujet avec le texte auquel chacune renvoie de la façon la plus précise, plus de 450 colonnes de texte imprimé en caractères

neufs avec le plus grand soin, et présentant pour la première fois du même coup :

Une *chronologie sincère* patiemment établie pour chaque jour ;

Une suite de rapports militaires français et allemands, éclairés à propos par les récits de témoins oculaires pris dans les deux camps ;

Une reproduction des documents diplomatiques, et des extraits de la presse étrangère ;

Un choix des critiques principales adressées à la direction des affaires ;

Une réunion très-complète de tous les faits propres à nous conserver la *physionomie* multiple et mouvante du Paris asségé.

Ici rien n'a été omis, depuis la fausse nouvelle à la mode jusqu'à l'arrivée du pigeon messager, depuis les injures du club jusqu'au départ du ballon, depuis la queue de la boucherie jusqu'au réveillon des avant-postes, depuis la fonte du canon de 7 jusqu'à la représentation dramatique destinée à en faire les frais.

L'auteur n'a pas négligé l'affiche de la rue, la brochure d'actualité, l'article à sensation, le menu de circonstance, et une infinité de détails bons à connaître pour quiconque voudra bien se rappeler la résistance de Paris.

Le mémorial du *Second siège* est également fait sur un plan tout nouveau qui met en regard pour la première fois, ligne contre ligne, les documents publiés par l'insurrection et les rapports du gouvernement.

Le contraste violent qui naît de ce rapprochement seul constitue la plus éloquente leçon ; — elle est achevée par une suite de planches formant un véritable album et rappelant, sous une forme saisissante, l'enchaînement des tristes faits qui suivirent le 18 mars.

Dans un prologue spécial intitulé *Les Partisans de la Résistance*, M. Lorédan Larchey a eu l'heureuse idée d'emprunter quelques lignes à chacun des écrivains qui ont concouru, sans distinction de parti, au grand élan de la défense nationale. La cause de la France réunit alors pour la première fois des noms tels que ceux de Dupanloup, de Victor Hugo, d'Haussonville, de Quinet, de Vitet, de Louis Blanc, de Darbois et des princes d'Orléans. L'hommage rendu par M. Thiers à la résistance de Paris n'a pas été non plus oublié. — Cet ensemble émouvant et inattendu était la meilleure épigraphe qu'on pût placer à la tête d'un travail où le sentiment de la dignité et de l'intégrité du pays domine tous les autres.

Nous croyons en avoir dit assez pour montrer que ce livre a été préparé avec un soin que n'ont pas toujours les publications parues à cette époque de l'année. Il s'adresse à notre cœur et à notre jugement comme il s'adresse à nos yeux, et il est fait pour durer plus longtemps que l'année nouvelle dont il salue le premier jour.

PROBLÈME DU CAVALIER

SOLUTION

Le cavalier, partant de la case n° 1, doit se transporter successivement sur les autres cases dans l'ordre marqué par les chiffres 2, 3, 4... 64. En suivant cette marche, on recompose les 6 vers ci-dessous.

54	31	62	13	52	27	58	11
deur	je	vaut	ou	que	le	trop	lee
63	14	53	30	57	12	51	26
plus	je	l'o	mers	qui	teur	di	dans
32	55	16	61	28	49	10	59
gis	d'un	des	ne	sein	ou	pieds	an
15	64	29	56	9	60	25	50
suis	rien	des	lard	cinq	ciem	ou	j'in
42	33	4	17	48	37	8	23
on	en	dre	ma	nie	ou	mes	tec
1	18	41	36	5	24	47	38
sui	rins	dit	lie	qu'on	teur	gé	de
34	43	20	3	40	45	22	7
se	j'en	on	l'or	me	me	pro	pour
19	2	35	14	21	6	59	46
un	vaut	ve	fer	gin	prend	l'hom	le

LOGOGRIPHE

Suivant l'ordre qu'on prend pour mes cinq pieds, lecteur,  
 Ou je suis des marins un engin protecteur,  
 Ou dans le sein des mers je gis enseveli,  
 Ou de l'homme, dit-on, j'enferme le génie,  
 Ou j'indique l'odeur d'un lard qui trop ancien  
 Ne vaut plus rien.  
 (ancre, nacre, crane, rance).

Ont trouvé le logographe :

*Courrier de Paris.* — MM. Charles Gilbert, à Levallois-Perret; Paul Petit; Robert, un groupe d'étudiants, au café de Cluay; Laure et Albert de Saint-Aunay; Jules Garnier; Sidonie V...; café du Sénat, A. Lucot; café du V. d. de Grâce; comte Baccourre.

*Courrier des départements.* — Gabrielle et Eugène Creuse, à Palaiseau; J.-G. T..., à Orléans; Poisson et Mesnard, à Chavagnes; A. A..., professeur au lycée d'Amiens; Sylvius Dukoy, à Tours; Emile, café du Commerce, à Bordeaux; Flasseur, à Saint-Etienne; Emile Thiebaud, sous-lieutenant au 56<sup>e</sup> de ligne, à Montluçon; Michalski, docteur, à Villiers-Saint-Benoît; le cercle des Boutnois, à Sedan; Cotteau, à Chatel-Censoir; Coûtan, à Angers; E. Lebeau, à Évreux; le café de la Comédie, à Montbard; M<sup>lles</sup> Emma Pacham et Alice D..., à Lyon; le cercle de Trie-sur-Baize; Raimbault, à Saint-Satur, les habitués du café Louis XV, à Reims; cercle des Aliénés de Quatre-Mars, près Rouen; un employé de la Banque de France, à Flers; le cercle de la Philharmonie, à Carpentras; Bertrand, à Sancerre; société Loyer, à Libourne.

*Courrier de l'étranger.* — Un Hongrois et un Lillois, à la taverne de la reine (Belgique).

ROBES ET MANTEAUX

ARIGON ET BORDET

Maison de premier ordre. — Atelier de couture.

Modèles les plus nouveaux

Paris, 10, rue du Bac, Paris.

Faubourg Saint-Germain.

MAISON DU PONT-NEUF

Rue du Pont-Neuf, n° 4, n° 4 bis, n° 6, n° 8, Paris

Recommandée particulièrement pour son extrême bon marché et le bon goût qu'elle apporte dans la confection des habillements pour hommes et enfants.

Pardessus ratine, doublé entièrement 29 fr.  
 Envoi franco dans toute la France...



**SANTÉ** La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène

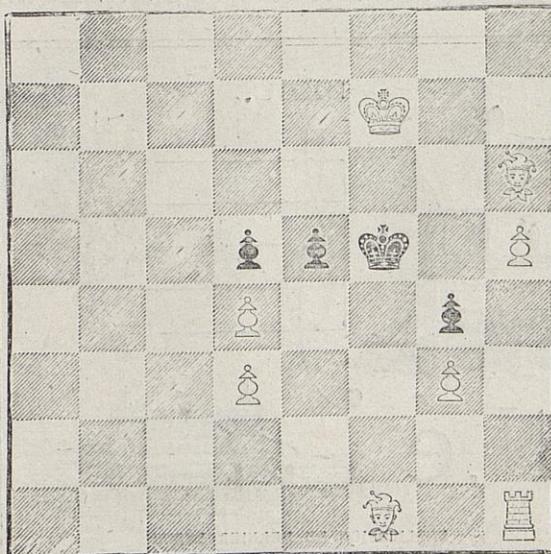
**BÈGUE** L'INSTITUTION des BÈGUES de PARIS ouvre un cours le 8 janvier. Ecrire à MM. Chervin, avenue d'Eylau, 90.

**EAU DU D<sup>r</sup> CALLMANN** inoffensive, rend instantanément aux cheveux et à la barbe leur nuance naturelle. Noir, blond, 10 fr.; brun, châtain, 8 fr. Pharm. faubourg Saint-Denis 19. Envoi franco.

ECHecs

PROBLÈME N° 393

COMPOSÉ PAR M. LE PRINCE DE VILLAFRANCA



Les blancs font mat en trois coups.

COUSSIN à eau chaude. Maison Larcher, 7, rue d'Aboukir.

Jeunesse perpétuelle des cheveux et de la barbe  
 EAU DES FÉES de SARAH FÉLIX  
 41, rue Richer.

SACRE DE M<sup>GR</sup> BOURRET  
 A VIS



Pour pouvoir distinguer la meilleure machine à coudre de famille nommée LA SILENCIEUSE, modèle perfectionné, de ses nombreux concurrents, il faut exiger la nouvelle marque ci-contre et la garantie de 3 ans signée M. Bourdin. Il n'existe aucune succursale autorisée de la maison Aux In-

ventions modernes, 43, rue de Richelieu, s'y adresser directement.

Boulevard de Strasbourg, n° 34. A L'EST Au coin de la rue du Château-d'Eau

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

MAISON DE CONFIANCE

Pas de réclames, pas de frais luxueux, toujours payés par l'acheteur. C'est la SEULE maison de DÉTAIL à Paris qui livre ses marchandises AUX PRIX DU GROS. — Envoi franco échantillons et marchandises.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Acheter de confiance, quel avantage inappréciable! Le magasin de nouveautés de l'Est offre cette garantie assurée. La modicité des prix y est jointe à la qualité supérieure des marchandises.

La combinaison de l'Est est fort simple: pas de ces frais de luxe exorbitants qui sont toujours à la charge de l'acheteur. Par l'économie bien entendue de sa gestion, la maison a trouvé le moyen de faire payer aux prix du gros ses articles de détail.

C'est ainsi que l'Est livre d'excellents mérinos écossais, grande largeur, à 60 c.; des tartans laine mérinos, aux couleurs variées des premiers clans d'Écosse, à 90 c.; un drap de satin aux nuances unies et chatoyantes, à 4 fr. 95.

Le magasin de l'Est mérite une mention spéciale pour l'élégance de ses confections. Les prix en sont pourtant des plus modestes. Cette gracieuse veste d'appartement, en molleton fantaisie, ne coûte que 2 fr. 45. Ces peignoirs coquets en tartans, au corsage chaudement doublé en flanelle, ne reviennent qu'à 13 fr. 50. Voici des waterproofs confortables, véritable tissu anglais, au prix de 9 fr. 75.

La maison de l'Est se fait également remarquer par la bonne et belle qualité de ses fourrures et par leur bon marché. Jolis manchons d'enfant à 2 fr. 45; manchons de dames, astrakan, à 4 fr. 50. On admire sa collection complète de cachemires mérinos, en très-grande largeur, pour châles, robes et costumes, ainsi que son rayon spécial de modes pour deuil, à 50 0/0 de différence au moins sur le prix des maisons spéciales.

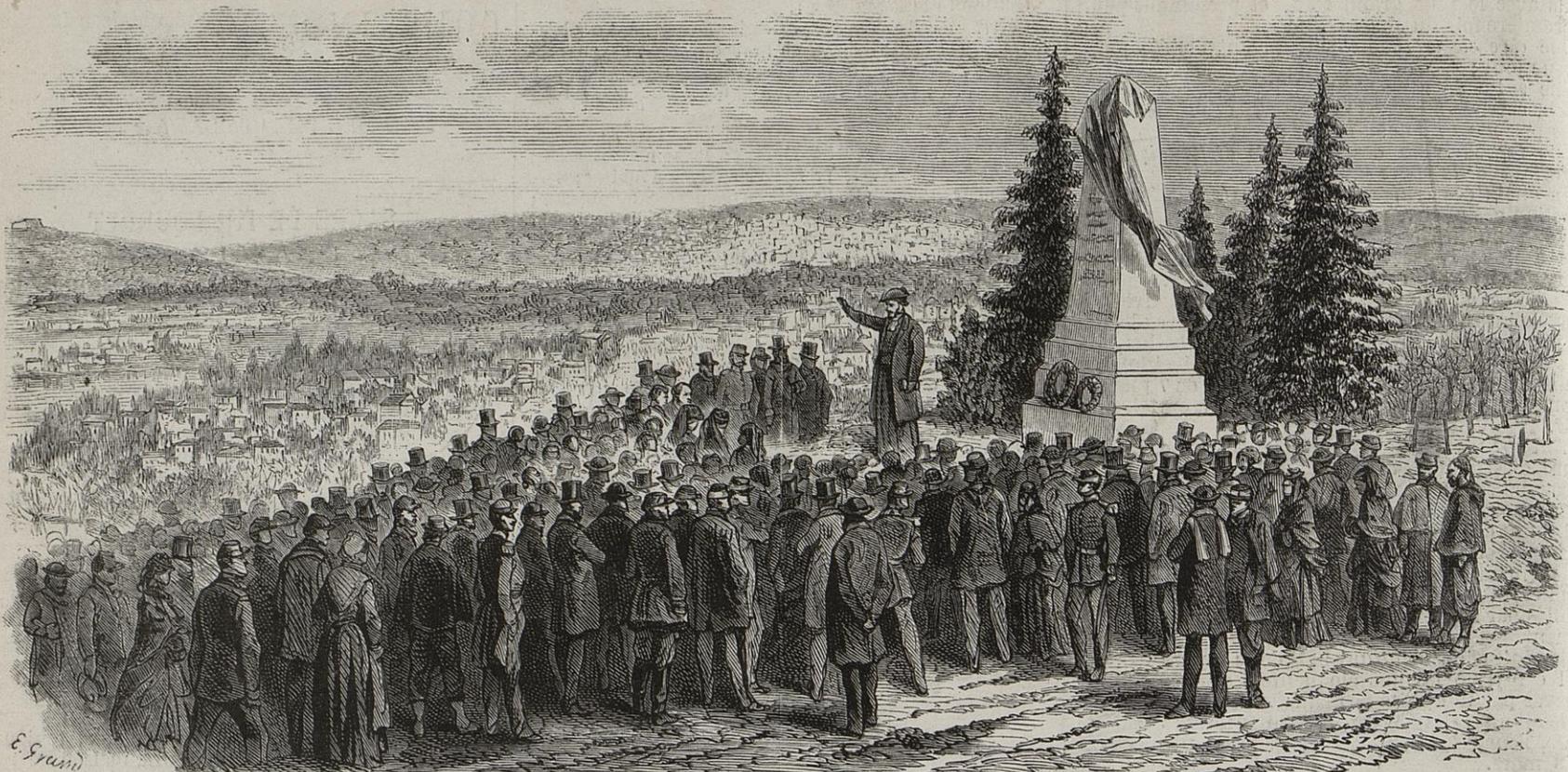
La lingerie de l'Est avec sa bonneterie, sa mercerie, dont il est facile d'apprécier la supériorité, lui attirent aussi une vogue bien méritée (31, boulevard de Strasbourg).

La coquetterie du mouchoir est poussée bien loin par la C<sup>ie</sup> Irlandaise (36, rue Tronchet).

Rien de joli comme ses mouchoirs blancs en batiste à bordure écrue festonnée en trèfle, et ses mouchoirs écrus avec trois rangs ondulés de valenciennes, tête liséré de couleur. Le mouchoir fil de main, avec chiffre artistique est un des succès de la C<sup>ie</sup> Irlandaise.

Quel magnifique butin que celui de la Reine des Abeilles! M. Violet est son premier ministre. Le savant parfumeur prend aux fleurs leurs plus riches parfums, aux plantes leurs vertus hygiéniques.

Dans le suc de laitue, il a découvert un principe tonifiant et rafraîchissant; aussi rien n'est égal à son savon de thridace pour la conservation des tissus délicats de la peau. Quelle est suave cette fleur de riz rosée, parfumée à l'ambroisie. Le teint lui doit tout son éclat. La crème Pampadour, dont le nom dit assez l'origine, fait resplendir le visage de jeunesse. La crème froide mousseuse communique à l'épiderme une suave fraîcheur. Enfin, la Boîte de Jeunesse contient les parfums les plus exquis et les



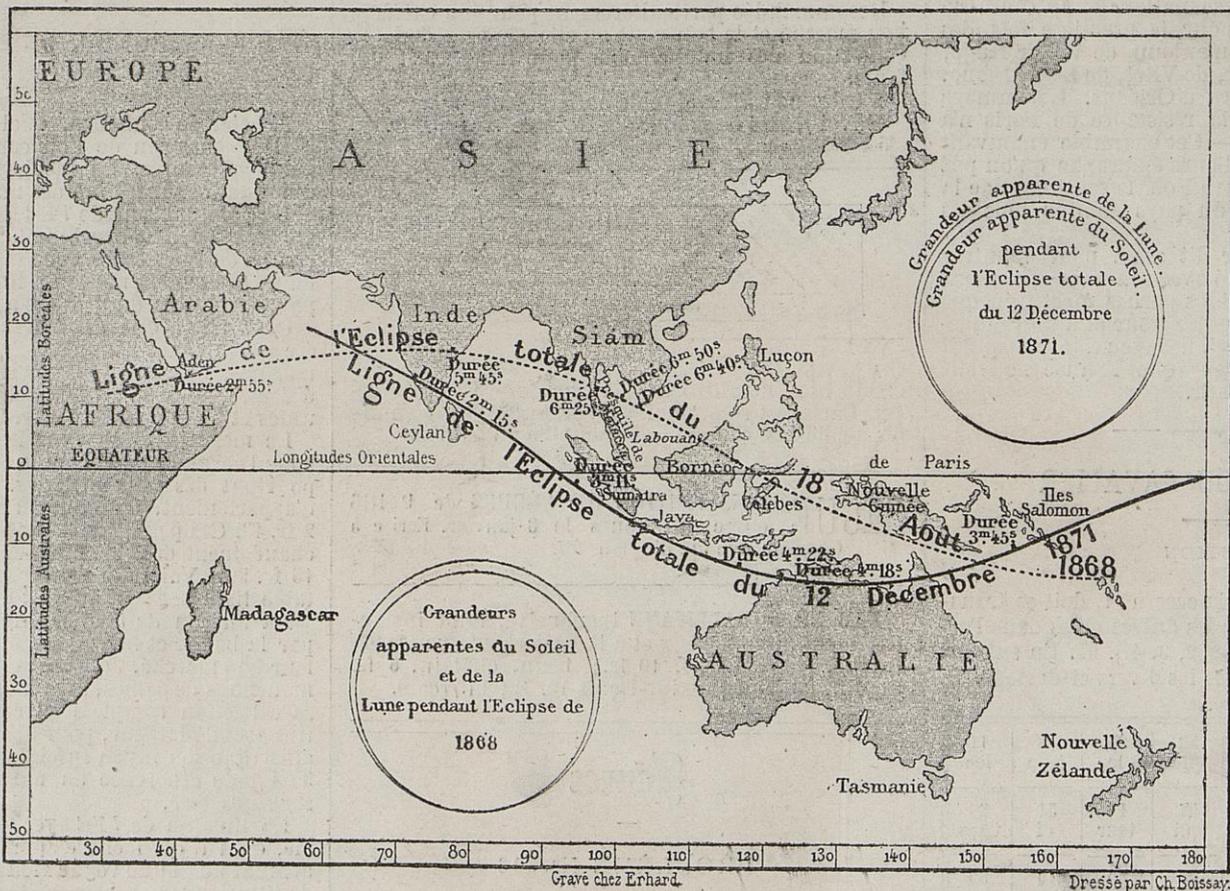
LES ANNIVERSAIRES. — Le monument élevé à la mémoire du commandant Franchetti au lieu même où il fut blessé mortellement.

secrets les plus précieux pour prolonger la jeunesse.

(Boulevard des Capucines, à l'angle de la rue Scribe.

Vous connaissez le spectacle dans un fauteuil; mais ce que vous ignorez, c'est Paris dans un fauteuil. C'est-à-dire que, sans bouger de votre chambre, vous pouvez faire mille emplettes, opérer vos recouvrements, acheter des valeurs cotées ou non cotées à la Bourse. Il suffit pour cela d'un abonnement annuel de 2 fr. 50 au *Correspondant universel*, qui vous fera profiter d'un escompte de 1 à

33 0/0, selon les articles qu'il vous procurera. Les livres vous seront cotés au prix de librairie. Le *Correspondant universel*, directeur M. Perelli et compagnie, 27, rue du Quatre-Septembre, vous abonne en outre à tous les journaux et vous donne tous les renseignements industriels et commerciaux. Le joujou de bébé, la parure de madame, l'album du collégien, il vous met tout cela dans la main. En visitant pour vous les magasins, vous voyez que le *Correspondant universel* amène Paris chez vous.



Carte des éclipses totales de soleil du 18 août 1868 et du 12 décembre 1871. — (Voir l'article page 370.)

C<sup>SSO</sup> A. DE BORRETTY.

### LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

PAR QUATRELLES

PRÉFACE

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS

VIGNETTES

PAR GUSTAVE DORE

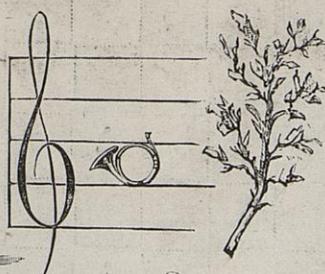
Un joli volume grand in-8°. — Édition de luxe.

PRIX : 3 FRANCS

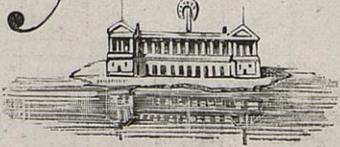
En vente chez tous les libraires et au bureau du *Moniteur universel*, 13, quai Voltaire, à Paris.

Pour recevoir ce livre *franco* par la poste, dans toute la France, adresser 3 fr. en mandat-poste à l'administration du *Moniteur*, 13, quai Voltaire, à Paris.

### RÉBUS



N,é



ENPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Malheur à l'homme qui s'approche d'un cheval qui a le mors aux dents ou d'un chien enragé!

Vient de paraître

### LA RANÇON AUX PRUSSIENS

MANUEL

DES NOUVEAUX IMPOTS

Un vol. in-18 de 72 pages

En vente aux bureaux du *Moniteur universel* et chez tous les libraires.

Prix : 40 centimes

Ce volume est indispensable à tous les contribuables français, qui y trouveront le texte des nouvelles lois votées par l'Assemblée nationale, précédées d'un Index et de Notes explicatives.

ENVOI FRANCO pour la France et l'Algérie, contre 50 cent. — Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, Paris.